

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

C. BELLANCA, *Antonio Muñoz. La politica di tutela dei monumenti di Roma durante il governatorato* (Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma. Supplementi, 10), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2003, 21.5 x 29, 426 p., rel., ISBN 88-8265-219-X.

Antonio Muñoz (1884-1960) est une figure cardinale de l'archéologie romaine. Le livre s'ouvre, comme il se doit, par une présentation biographique d'A. Muñoz, qui entama ses activités d'inspecteur auprès de la *Regia Soprintendenza ai Monumenti di Roma, Aquila et Chieti*. Innombrables furent, à partir de ce moment, ses interventions sur les vestiges archéologiques de Rome : *Domus Aurea*, églises et temples en quantité, etc. En 1921, il devint Directeur des monuments de Rome. Sous la direction de Bottai, à l'époque fasciste, Muñoz poursuivit son œuvre et fut même considéré par le régime fasciste comme la figure de proue de sa politique de grands travaux à Rome. Après la guerre, il fut écarté des postes de responsabilité, touché sans doute par une sorte d'épuration politique. Il mourut à Rome le 22 février 1960. — Dans un deuxième chapitre, C. Bellanca précise le cadre culturel, législatif et administratif au sein duquel s'inscrivirent les activités de Muñoz. Il prend ensuite la température des débats de l'époque, en Italie surtout, entre archéologues et architectes, sur les questions de sauvegarde du patrimoine. On comprend ainsi progressivement les enjeux et les cadres intellectuels qui éclairent le parcours de Muñoz : que signifiait alors « conserver » et « restaurer » ? quels monuments étaient concernés ? comment conciliait-on esthétique et modernité ? Pour illustrer ces débats, l'A. fait le point sur quelques chantiers exemplaires, au moment où Muñoz entame sa carrière, afin de cerner les éventuels modèles, pratiques et théoriques, qui ont pu l'inspirer. — Muñoz était aussi un historien de l'architecture et un professeur d'université : l'A. nous présente donc la carrière académique (à l'Université de Rome), les enseignements et les publications de Muñoz. Il en ressort l'image d'un savant protéiforme, capable de couvrir des champs scientifiques très étendus. L'A. conclut cette partie en invitant les spécialistes à prendre en compte l'ensemble de l'œuvre de Muñoz : tous ses chantiers, à toutes les époques. — C'est donc ce qu'entreprend l'A. à partir du chapitre 3 où, sur la base d'un matériel d'archives (y compris photographique), il nous propose un examen approfondi et critique de toutes les interventions de Muñoz, selon un découpage chronologique : jusqu'en 1928 (chap. 3), puis sous le *governatorato*, entre 1929 et 1944 (chap. 4). Muñoz devient alors l'exécutif, quelque peu frénétique, des grands projets urbanistiques fascistes, en particulier dans la zone du Capitole, des Forums, du *Circus Maximus*, où les interventions furent, selon l'A., moins lourdes et massives qu'on ne le prétend souvent. Le chapitre 5 met en lumière la figure de Muñoz architecte et examine l'ensemble de ses œuvres, qui concernent notamment certains musées romains. — Dans ce livre, c'est tout un monde qui revit : le monde de la culture et de la politique, qui veille sur le patrimoine archéologique romain, mais l'utilise aussi comme terrain de luttes d'influence et dans un souci de visibilité. Muñoz ne se

comprend pas sans Gismondi, Colini, Ricci (dont la correspondance est présentée dans l'appendice D), Bottai. Tous sont évoqués ici et, à travers eux, une tranche de l'histoire de Rome, de l'histoire d'Italie. L'A. propose un bilan serein et équilibré, richement documenté sur la personnalité et sur l'œuvre de Muñoz. — Le volume contient enfin une bibliographie par monument et un répertoire, dressé par ordre chronologique, des publications Muñoz, de 1903 jusqu'à sa mort. Un précieux appendice regroupe l'ensemble des sources d'archives, chantier par chantier, selon les deux phases chronologiques prises en compte dans l'analyse. Un index clôture ce livre qui apporte un éclairage décisif, documenté et nuancé sur un personnage-clé de l'histoire culturelle romaine. — Corinne BONNET.

Cécile VANDERPELEN-DIAGRE, *Écrire en Belgique sous le regard de Dieu. La littérature catholique belge dans l'entre-deux-guerres*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004, 24 x 16, 319 p.

Ce livre étudie des auteurs fort oubliés aujourd'hui et, de prime abord, on se réjouit de la parution. Les écrivains de la nuance droite, catholique et conservatrice — les expressions « littérature catholique », « écrivains catholiques » sont abusives ; ces écrivains de l'entre-deux-guerres auraient été étonnés d'apprendre qu'ils écrivaient « sous le regard de Dieu » ou qu'ils trempaient leur plume dans un bénitier [« La plume et le bénitier... », art. de l'A. dans *Les Cahiers d'histoire du temps présent* 6 (1999), p. 37-70] — furent, dans l'entre-deux-guerres, nombreux et souvent influents. Pierre Nothomb (apprécié en son temps malgré des excès dont peu étaient dupes), Henry Carton de Wiart, Thomas Braun, Charles d'Ydewalle, Henri Davignon, Pierre Daye, Adrien de Prémoré, Adolphe Hardy, Adrien Jans et bien d'autres [« Annexe : Les écrivains catholiques belges actifs entre 1918 et 1939 » : 143 auteurs (études, profession, engagements, genres privilégiés sont indiqués), dont 44 anciens élèves des collèges jésuites (14 des deux Saint-Michel, en incluant Paul-Stanislas Delhay et Auguste Marin)] sont passés de mode et une sorte de conspiration du silence s'est formée. [Ainsi C. BERG et P. HALÉN (éd.), *Littératures belges de langue française. Histoire et perspectives* (1830-2000), Bruxelles, Le Cri, 2000 : ouvrage partiel et partial (quelles que soient par ailleurs ses qualités) : « oublié » ; discrédit systématique des courants conservateurs, néoclassiques, de droite ; ou encore R. FRICKX (éd.), *Les relations littéraires franco-belges de 1914 à 1940* (Colloque Vrije Universiteit Brussel 1990), Bruxelles, VUB-Press, 1990 : impasse totale sur l'Action française en Belgique ; le fait est pourtant d'importance.] — L'ouvrage est issu d'une thèse de doctorat, soutenue à l'Université libre de Bruxelles, et repose sur de nombreuses sources : textes publiés (livres, articles, quotidiens), inédits (correspondance, mémoires) et entretiens. Il y a là un mérite certain. Mais un a priori pèse sur le livre : « les plus ou moins grandes compromissions du monde catholique avec les régimes totalitaires » (p. 15). Or il y avait d'autres courants dans le monde catholique belge : Élie Baussart, par exemple (cité p. 59-61, mais non p. 176, à propos des mouvements ouvriers), est présenté de façon incomplète : « sa » démocratie impliquait des changements de structure, dont il est parfois question dans sa revue *La Terre wallonne* [J. NEUVILLE, *Adieu à la démocratie chrétienne ? Élie Baussart et le mouvement ouvrier*, Bruxelles, Éditions Vie ouvrière, 1973]. Au sein même de la Compagnie de Jésus existaient plusieurs tendances, par exemple entre démocrates chrétiens et catholiques sociaux, entre pro- et anti-maurrassiens [X. DUSAUSOFF, dans *Les jésuites belges...*, Bruxelles, AESM (Assoc. royale des anc. él. du coll. Saint-Michel), 1992, p. 227 et s.]. Nous, qui avons lu plusieurs de ces écrivains et avons, dans leurs dernières années, approché quelques-uns d'entre eux, savons que leurs œuvres sont plus complexes que la présentation qui en est faite ici. — Quant à la réaction autoritaire, acceptée par un grand nombre, elle est à replacer dans son contexte (instabilité des gouvernements, dérives du régime parlementaire, montée du socialisme, refus du bolchevisme). L'évolution de certains (Maurras idéologue de Vichy et chantre de Pétain, Degrelle et la collaboration, etc.), qui s'est très mal terminée, a jeté le

discrédit sur des mouvements qui avaient une faveur certaine durant l'avant-guerre. Parmi les écrivains mentionnés, peu sont tombés dans des engagements extrémistes. Cette évolution, fait pourtant capital [Jo GÉRARD (*Jo Gérard raconte ses mémoires*, Braine-l'Alleud, J.-M. Collet, 1995, p. 16-17) explique très bien cela], n'est pas envisagée par l'A., à cause, dira-t-on, des limites chronologiques de son étude. Mais c'est l'image d'une droite catholique vaincue, ayant eu tort, qui est le fil rouge du livre : conservatrice ; opposée à la démocratie, à la Révolution française, aux innovations esthétiques (maintien du classicisme) ; rigidité morale (jusqu'à l'hypocrisie), rang secondaire des femmes, primat de la tradition. — « La difficulté de combiner impératif moral et liberté d'expression » (p. 151) revient constamment ; d'où un discours jugé ambigu (exemple p. 154), « à double face » (p. 155) ; haro sur l'*Index* (p. 142-144), dont l'A. semble ignorer une certaine souplesse d'application. Ces contraintes furent réelles, mais il peut s'agir parfois aussi de l'humilité du chrétien. Les analyses ne voient alors dans la religion qu'un poids : où est l'élan du cœur, la quête de Dieu ? Il n'en est pas question (p. 163). — Des erreurs et des imprécisions : la « pratique scripturaire » (p. 87) désigne ici la façon d'écrire, alors que l'adjectif renvoie à l'Écriture sainte (comme il est fait correctement p. 212). Charismatique se lit plusieurs fois, dans le sens, récent et séculier, de séducteur, alors que, dans un contexte catholique, comme ici, le mot de charisme, apparu en 1928, évoque un don venu de la grâce divine. « L'abbé Georges Hoornaert (1875-1950). Ce jésuite... » (p. 47), ce qu'il était effectivement. Édouard Ned (nom de plume de Athanase Glouden), cité plusieurs fois : ajouter qu'il fut professeur au collège Saint-Michel. Les *Confessions* de saint Augustin inauguraient les confession littéraires : ce titre signifie, chez Augustin, le fait de confesser sa foi en Dieu et non (p. 158) confesser ses fautes pour être accepté (par calcul, donc). L'*inventio*, en rhétorique, est moins l'objet du discours (p. 211) que le fait de trouver des arguments. La présentation de la formation gréco-latine est faussée par une lecture sociale (lutte des classes). Plutôt que Bourdieu, dont la vision est aigrie, il conviendrait de lire le P. de Dainville, Luce Giard... [F. DE DAINVILLE, *L'Éducation des jésuites (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1978. L. GIARD (éd.), *Les Jésuites à la Renaissance...*, Paris, PUF, 1995. Id. et L. de VAUCELLES (éd.), *Les Jésuites à l'âge baroque...*, Grenoble, Éditions Jérôme Million, 1996. É. GANTY, M. HERMANS, P. SAUVAGE (éd.), *Tradition jésuite...*, Namur, Presses univ. et Bruxelles, Éditions Lessius, 2002.] — La vision unilatéralement négative du livre – jusque dans l'emploi de termes peu amènes : « Le ver est dans le fruit » (p. 31, à propos de l'Action française en Belgique) ; « Hommes de plume ensoutanés » (p. 173) ; « Les services que [la noblesse] rend à la société, par la robe, l'épée ou le goupillon » (p. 185) – masque l'élan, la générosité, l'idéal de cette génération de l'entre-deux-guerres. Il n'y a pas eu qu'excès et erreurs, hypocrisies et réseaux d'influence (intéressants d'ailleurs à reconstituer). Un contact ouvert et familier avec son sujet est indispensable et n'exclut ni lucidité ni ferme discernement. La distance de l'historien n'est pas imperméabilité. L'A. aime-t-elle son sujet ? Quand nous l'avions reçue à Saint-Michel pour la consultation d'archives, nous lui avions suggéré cette ouverture... — L'histoire des écrivains catholiques belges de l'entre-deux-guerres, abordée dans ce livre avec un savoir sérieux, mais menée comme un dossier instruit uniquement à charge, n'est pas encore écrite. — B. STENUIT.

D. Diderot. Paradoxe sur le comédien. Introduction, notes et dossier par J. M. GOULEMOT (Classiques de Poche, 16084), Paris, Le livre de Poche, 2001, 11 x 17.5, 288 p., br., ISBN 2-253-16084-9.

L'introduction signale l'aspect tardif de l'impression en 1830 du *Paradoxe sur le comédien*, basée sur un manuscrit conservé à Saint-Petersbourg. En 1902, une autre version parut, établie par E. Dupuy, d'après une copie de la main de Naigeon, ami du philosophe. Depuis les travaux de Bédier, l'authenticité de cette œuvre posthume est généralement admise. Le dossier présente la définition du paradoxe par l'Encyclopédie et par l'abbé Morellet, et les textes de Diderot à l'origine du *Paradoxe sur le comé-*

dien. Le débat sur le théâtre avant le *Paradoxe* est aussi examiné dans la tradition du « comédien d'âme » (Rapin, Tallemant des Réaux, Jules Pilet de la Mesnadière), ainsi que dans les éléments du débat (Pensées sur la déclamation de L. Riccoboni, Le comédien de Rémond de Saint-Albine, l'art du théâtre de Fr. Riccoboni, et les causes de la décadence du goût sur le théâtre de L. Charpentier). Le contenu du *Paradoxe* dépasse son titre, car Diderot ne réfléchit pas au seul art de l'acteur mais aussi aux signes qu'il doit produire pour que le spectateur ressente ce qu'il joue sans vraiment l'éprouver (cf. lettre à Grimm du 14 novembre 1769). – J. FILÉE.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Sarah Iles JOHNSTON, *Religions of the Ancient World. A Guide* (Harvard University Press Reference Library), Cambridge (Mass.) - London (England), The Belknap Press of Harvard University Press, 2004, 21 x 26.5, XIX + 697 p., rel. £ 29.95, ISBN 0-674-01517-7.

Ce guide est vraiment intéressant, tant pour les spécialistes que pour le public cultivé. Il concerne toutes les religions des régions méditerranéennes anciennes, pour peu qu'elles soient suffisamment connues : Égypte, Mésopotamie, Syrie et Canaan, Israël, Anatolie (Hittites), Iran, Crète et Grèce du Bronze, Grèce, Étrurie, Rome et le Christianisme primitif, soit une période qui va de 3000 avant J.-C. à 500 après J.-C. Les collaborateurs sont, pour la plupart, les grands noms de chaque discipline (par ex. Bremmer, Graf et Johnston, Marinatos, Mikalson pour la Grèce, et Beard, de Cazenove, North, Scheid pour l'Étrurie et Rome). L'avantage du livre est qu'il vise non seulement les religions particulières et la juxtaposition chronologique de chaque religion, mais aussi les religions en contact. Le spécialiste cherchera peu de révélations spectaculaires sur sa propre discipline, mais bien des mises au point et des approfondissements pour les religions anciennes dont il est moins familier. — Trois parties permettent d'arriver à cette fin. La première, « *Encountering ancient religions* », est composée de onze chapitres confiés chacun à un spécialiste auquel on a demandé, le plus souvent, de traiter d'un même thème dans plusieurs religions anciennes, en partant de son champ de spécialisation : Monothéisme & polythéisme. Rituel. Mythe. Cosmologie (temps et histoire). Souillure, péché, expiation & salvation. Loi et morale. Mystères. Magie. On trouve aussi des thèmes particuliers : Qu'est-ce qu'une religion méditerranéenne ? Religions en contact. Écriture et religion. Ces chapitres font office d'une substantielle introduction, le plus souvent par un choix d'exemples. La seconde partie est consacrée à des exposés plus traditionnels, qui abordent la religion de chaque peuple dans une perspective historique et culturelle, s'étendant pour l'essentiel sur une dizaine de pages. La lecture de ces chapitres à la suite les uns des autres est éclairante. On insiste toujours sur le fait que les Grecs n'avaient pas de terme pour désigner la religion. On lit la même chose dans la première phrase du chapitre sur l'Égypte (Assmann et Frankfurter)... On a veillé à y introduire pour chaque civilisation la définition des concepts particuliers qui seront utiles à la compréhension de la troisième partie. — Celle-ci met l'accent sur des thèmes particuliers, que l'on traite culture après culture (*key topics*) et qui sont : Temps et lieux sacrés. Personnel religieux. Organisations et associations religieuses. Sacrifice, offrandes & offrandes votives. Prières, hymnes, incantations et sorts. Divination et prophétie. Divinités et démons. Religion personnelle et familiale. Rites de passage. Maladies et autres moments de crise. Mort & au-delà. Éthique et codes de lois. Théologie, théodicée et philosophie. Religion et politique. Contrôler la religion. Mythes et histoires sacrées. Représentations figurées. Textes sacrés et canon. Ésotérisme et mysticisme. Cette troisième partie est imprimée en caractères plus serrés, et sur deux colonnes, de façon à caser davantage de matière. De nombreux auteurs y ont collaboré. Cette présentation transversale impose un découpage des matières, qui n'est pas sans évoquer la méthode par morcellement de Polybe, et qui d'ailleurs répond à une volonté

analogue de juxtaposer toutes les religions antiques en même temps sur un thème précis. Et il est vrai que l'esprit moderne a trop souvent tendance à cloisonner les régions par commodité conceptuelle, ne laissant que peu de place à la perméabilité des frontières et des mentalités, pourtant essentielle. Si l'idée d'une vraie *koinè* religieuse pour l'âge du bronze me semble trop audacieuse, elle doit au moins faire place à celle de perpétuelles interactions au sein d'un patrimoine partiellement commun. Au sein de chaque chapitre, chaque section régionale se clôt sur la bibliographie essentielle, et comporte parfois d'excellentes illustrations en noir et blanc (on note aussi, ailleurs, quelques planches couleur dont les teintes sont, malheureusement, très déséquilibrées). Je souligne un petit dictionnaire des divinités et démons principaux région par région (p. 417-422) très pratique pour les disciplines qu'on connaît moins. On ne pouvait attendre un traitement en profondeur de chaque sujet, mais les auteurs ont réussi cette gageure d'en présenter en peu de mots l'essentiel, et très au fait des derniers développements. — Au chapitre des regrets : le peu de place réservé au gnosticisme, et le manque, à mon avis, d'un chapitre consacré aux modalités de la révélation. L'absence de l'islam primitif est davantage compréhensible, bien que son inclusion aurait pu être bénéfique dans la vision d'ensemble. Une conséquence du plan du volume est que les divinités les plus transfrontières, comme Mithra ou Isis, paradoxalement, sont toujours à cheval sur les divisions géographiques opérées dans chaque thème de la troisième partie. Mais une pareille entreprise nécessite des choix difficiles, que je ne remettrais pas en cause, car l'ouvrage atteint largement les buts fixés. — P. BONNECHÈRE.

LOUISE BRUIT ZAIDMAN, *Les Grecs et leurs dieux. Pratiques et représentations religieuses dans la cité à l'époque classique* (Collection U. Histoire), Paris, Armand Colin, 2005, 16 x 24, X + 198 p., br. EUR 22, ISBN 2-200-26230-2.

Voici un beau livre, fruit d'une connaissance approfondie de la religion grecque à l'époque classique. Il découle de deux autres ouvrages sur le même sujet : ... *Essai sur la piété antique* (2001) et *La religion grecque* (3^e éd., 2004) écrit en collaboration avec P. Schmitt. L'introduction, courte et substantielle, nous présente les idées de l'A. sur la religion grecque de la grande époque (VIII^e- II^e siècles), qui est le fait des vrais citoyens, originaires du lieu (cité) ou de ses environs. L'A. ne part pas des dieux, mais de l'expérience religieuse des individus face aux dieux légués par leurs ancêtres. Toutes les étapes de la vie sont pénétrées de religion, de rituels, de pratiques. L'enfant s'imprègne du culte familial et des récits divins, participe aux célébrations publiques et acquiert la conviction d'appartenir à une communauté définie par les mêmes dieux. Avec ses parents, l'enfant visite des sanctuaires pour obtenir des faveurs ou pour être éclairé sur certains points. Quelques sanctuaires attirent des pèlerins de toute la Grèce : Olympie, Delphes, Épidaure, etc. — La mort et l'après-mort interpellent tous les hommes et donnent lieu à diverses conceptions, depuis les réincarnations orphiques jusqu'à l'immortalité platonicienne. Pour leur bonheur éternel, beaucoup se fient aux initiations religieuses, surtout à celle d'Eleusis ou à des célébrations du retour périodique des défunts ou de leurs « ombres » comme à Athènes. La religion grecque polythéiste reflète la diversité du monde et représente les dieux comme proches des hommes, mais accessibles par le seul culte, car leur apparition directe serait mortelle pour les humains. Généralement bienfaisants, les dieux, quand ils sont en colère, peuvent détruire hommes et cités. Aussi cultes et rituels tendent-ils à normaliser les rapports entre dieux et hommes. — Les croyances grecques sont faites essentiellement de traditions orales dont nous ne connaissons, hélas, que des formes écrites. Ces récits sont entendus en famille, dans les chants liturgiques, dans les récits homériques, au théâtre, etc. Les histoires de héros et de dieux veulent édifier, faire rire ou faire peur, expliquer les origines des rituels. Épopées, tragédies, poèmes transmettent et transforment les croyances qui ont nourri la civilisation et reflètent l'imaginaire de la cité. Celle-ci organisait la religion tout en étant

organisée par elle. Le rituel renforce la solidarité du groupe, l'identité civique, culturelle et religieuse. — Comment les Grecs vivaient-ils leur religion ? Quelle était la nature de leurs rapports avec leurs dieux ? Quelle était leur piété en-dehors des cultes civiques ? L'A. a montré dans son ... *Essai sur la piété antique* comment la piété civique n'exclut pas le vécu personnel de l'expérience religieuse, une relation intime avec un dieu personnel. Dans toutes les religions, l'expérience mystique ne concerne que peu d'individus, mais toujours le rite met en jeu le mental et l'émotionnel des personnes et des groupes, malgré son peu de visibilité pour nous. Sans a priori, on peut reconnaître la cohérence de la religion grecque qui est liée à un modèle anthropologique précis, mais est une religion « autre » que celles que nous connaissons. — Pour reconstituer de notre mieux cette expérience religieuse grecque, on peut interroger les pratiques et les représentations présentes dans les lois sacrées, la littérature, l'archéologie, l'art, les inscriptions et surtout l'épopée homérique, base de l'éducation et de la culture grecque. Cette épopée était aussi une référence morale et religieuse, tout comme l'œuvre d'Hésiode. Le théâtre est également un témoignage capital du regard des Grecs sur leurs dieux, car il concerne toute la cité ; les représentations rythment l'année selon les principales fêtes religieuses et surtout celles de Dionysos. Elles font vivre l'histoire des dieux, les varient, les prolongent, les corrigent au besoin et reformulent les croyances en fonction du contexte historique. Plutarque (48-125) et Pausanias (II^e s apr. J.-C.) nous offrent des témoignages de lettrés et de pratiquants religieux tout en nous transmettant les traditions locales encore vivantes de leur temps et les pratiques rituelles des différents sanctuaires grecs. — Ce livre met à notre disposition des extraits de nombreuses sources sur la religion grecque, avec la présentation de chaque texte et les conclusions que l'on peut en tirer. C'est une introduction à une étude plus systématique. L'A. sollicite nos réflexions et nous offre des instruments pour nous faire une idée personnelle plutôt que de nous offrir des conclusions fermes. Aux textes, elle ajoute bon nombre de représentations qui ont nourri l'imaginaire de la société à certaines époques, mais sans en faire le reflet trop immédiat de la réalité sociale. Son livre parcourt les différents domaines religieux : famille, village, cité, sanctuaires pour interroger les dieux ou pour guérir, l'au-delà, les colères et les châtements des dieux, le culte, les prières, les offrandes, les sacrifices. On ne peut que féliciter Louise Bruit Zaidman pour la maîtrise de son sujet et la profondeur de ses réflexions. — B. CLAROT, s.j.

J.-M. RENAUD, *Le mythe d'Orion. Sa signification, sa place parmi les autres mythes grecs et son apport à la connaissance de la mentalité antique*, Liège, C.I.P.L., 2004, 24 x 16, VIII + 454 p., br.

De cet ouvrage, extrêmement fouillé et passionnant, nous retiendrons qu'Orion fut d'abord le nom d'une constellation, dérivé de celui de l'étoile. Le personnage est ambigu, doté de grandes qualités, mais marqué aussi par la démesure. Dans la vie d'Orion, il y a deux épisodes importants, celui de Chios et celui qui établit son rôle comme chasseur, avec une coloration initiatique. Contrairement à la *Théogonie* d'Hésiode, où les astres proviennent de puissances primordiales établies bien avant Zeus et les Olympiens, dans les sources ultérieures, spécialement à l'époque alexandrine, les constellations, dont celle d'Orion, sont celles d'anciens héros portés au ciel, figées dans leur mouvement éternel qui leur empêche tout excès. Piqué par un scorpion, Orion est ainsi affublé d'un trait étranger à la Grèce, mais non au Moyen Orient. Il est aussi lié à la Béotie (Hyrieus, son père, étant l'éponyme de la ville d'Hyria). — L'ouvrage comprend finalement une bibliographie, un index des noms de personnages et de constellations. — J. FILÉE.

L.-A. DORION, *Socrate* (Que sais-je ?, 899), Paris, P.U.F., 2004, 11.5 x 17.5, 128 p., br. EUR 7.50, ISBN 2-13-054067-8.

On aurait pu s'étonner que la Collection *Que sais-je ?* n'ait pas encore mis Socrate au panthéon de ses publications. C'est maintenant chose faite. Avec l'à-propos d'une présentation originale : un Socrate vu par Aristophane, Platon, Xénophon et Aristote. C'est un choix, mais un choix judicieux, chacun pourtant se faisant fort de s'approprier le père de la philosophie. Le Socrate de Platon et de Xénophon s'oppose à celui d'Aristophane. Pour certains, dans *Les Nuées*, on aurait un portrait composite ; pour d'autres, un portrait historique. Le Socrate de Platon semble se dévoiler mieux dans les dialogues de jeunesse, parce qu'il y joue « un rôle plus actif et plus déterminant ». C'est sur le Socrate de Platon que l'A. s'attarde le plus (p. 37 à 94). Le Socrate de Xénophon offre un portrait « alternatif » qu'on peut opposer à celui de Platon. Quant à Aristote, qui n'a pas été un témoin direct, il aurait tendance à se servir de Socrate pour sa propre doctrine. — Voilà une galerie de portraits au sujet du même personnage. Socrate serait-il à ce point insaisissable ? Il n'a rien écrit certes, ce qui laisse la porte ouverte à l'imaginaire, voire même au mystère... et à la curiosité de lire ce nouveau fleuron de la Collection. — M. HAVELANGE.

Keimpe ALGRA, J. BARNES, J. MANSFELD & M. SCHOFIELD (éd.), *The Cambridge History of Hellenistic Philosophy*, Cambridge, University Press, 2005, 15.5 x 23, XIX + 916 p., br. US \$ 48 / £ 28, ISBN 0-521-61670-0, rel. US \$ 190 / £ 110, ISBN 0-521-25028-5.

Depuis 1999, date de la première « sortie » de ce livre, réimprimé en 2002, l'admiration n'a pas cessé devant un pareil monument d'érudition (plus de 900 pages) et, ce qui est plus rare, d'érudition accessible sinon à tous, du moins à beaucoup. En effet, le parti pris de simplicité apparaît dans le recours à la translittération du grec, dans la volonté de ne pas citer de latin sans le traduire, dans une expression qui évite autant que possible le jargon philosophique. Le livre sera donc consulté aussi bien par les spécialistes que par les étudiants avancés. Ses vingt-deux chapitres sont distribués en cinq parties (1. Introduction, contenant une mise au point sur les sources, sur la chronologie et sur l'organisation des écoles philosophiques ; 2. Logique et langage ; 3. Épistémologie ; 4. Physique et métaphysique ; 5. Éthique et politique), l'organisation d'ensemble reposant sur une répartition par sujets et non pas sur une répartition chronologique ou par écoles philosophiques. Cette dernière répartition n'intervient qu'à l'intérieur de l'étude de chaque matière d'examen. L'ouvrage se termine par un épilogue particulièrement bien venu sur la transition des écoles hellénistiques aux écoles impériales et au néoplatonisme ; puis par un tableau des principaux événements, et par les bibliographies et les indices que l'on attend. Les meilleurs spécialistes internationaux ont apporté leur contribution, la plupart du temps sous la forme d'un chapitre particulier, avec quelques exceptions (deux ou trois chapitres). Ils traitent les choses d'une manière méticuleuse en même temps que claire, synthétique et élégante, parfois même humoristique : on pourrait dire qu'elle est en quelque sorte la caractéristique et la signature du livre, lequel constitue véritablement l'ouvrage de référence en matière de philosophie hellénistique, celui auquel on doit se reporter si l'on veut connaître le *status quaestionis*. Tout cela est écrit à propos de la *Cambridge History of Hellenistic Philosophy* de 2005, mais pouvait l'être de la première édition, celle de 1999, sur laquelle nombre de comptes rendus élogieux, toujours actuels, ont été faits, ce qui dispense ici de longueurs superflues. Quelle est, alors, la nouveauté ? La nouveauté est que, si l'ouvrage s'est voulu intellectuellement accessible dès ses origines, c'est 2005 qui le rend accessible à toutes les bourses, avec la parution d'une édition brochée vraiment économique... — J.-Y. GUILLAUMIN.

Laurence BROTTIER, *L'appel des « demi-chrétiens » à la « vie angélique »*. Jean Chrysostome prédicateur entre idéal monastique et réalité

mondaine (Patrimoines. Christianisme), Paris, Éditions du Cerf, 2005, 14.5 x 23.5, 421 p., br. EUR 55, ISBN 2-204-07478-0.

Quoique fameux, Jean Chrysostome (350-407) est mal connu. Il est vrai qu'il connut une vie fort sinueuse, malgré sa stabilité intérieure. Né d'un père militaire à Antioche et très tôt décédé, il fut élevé par sa mère, veuve à vingt ans, et s'attacha à elle. Après de brillantes études littéraires chez le grand rhéteur païen Libanius, où il connut ses trois grands amis, Basile, Théodore et Maxime, futurs évêques, il ne suivit pas Basile dans la vie religieuse et chercha sa route dans le monde pour ne pas peiner sa mère. Baptisé à 19 ans (ce qui était courant à l'époque), il étudia les Livres saints et l'ascèse et se mit au service de son évêque. À la mort de sa mère, en 372, il entra dans un monastère, où il resta quatre ans, puis vécut deux ans dans une grotte comme ermite, ce qui abîma son estomac pour le reste de ses jours. Il revint à Antioche comme diacre et commença à écrire et à prêcher. Prêtre à 35 ans, il connut un énorme succès dans la prédication, ce qui lui valut d'être choisi comme Archevêque-Patriarche de Constantinople en 397. Aussitôt, il commença ses réformes morales, d'abord à l'intérieur de son propre palais, puis contre les moines gyrovagues, certaines « dames de qualité » au zèle intempestif et même le premier ministre. Il améliora les célébrations liturgiques, s'occupa des pauvres et défendit son diocèse lors de l'invasion des Goths ariens. Ses ennuis commencèrent dès 400. Des évêques de la Province d'Asie, autour d'Éphèse, l'appelèrent pour remettre de l'ordre également chez eux, où certains évêques achetaient leur charge. Jean démit treize évêques, alors qu'ils ne dépendaient pas de lui directement. Cet acte autoritaire amena tous ses adversaires à se liquer contre lui, avec même l'appui de l'Impératrice qu'il avait osé critiquer. Il protégea des moines origénistes expulsés par Alexandrie. Le Patriarche d'Alexandrie l'accusa au concile de Drys en 403 et le fit condamner. Il fut exilé en Bithynie, non loin de Constantinople, mais comme le peuple le réclamait, il fut vite rappelé ; or, dans un sermon contre Hérodiade, tout le monde crut reconnaître l'Impératrice. Furieux, l'Empereur convoqua un synode en 404 et fit condamner le Patriarche, malgré l'opposition du peuple. Jean fut exilé à cent vingt kilomètres sur la Mer Noire ; mais comme trop de ses partisans allaient le voir, il fut expédié au pied du Caucase en 407 et mourut pendant le voyage. En 438, on ramena triomphalement sa dépouille à Constantinople. — Jean écrivit beaucoup de traités, de sermons et de lettres, sur une large variété de sujets. Laurence Brottier s'est passionnée pour son œuvre et l'a lue, traduite, commentée pendant vingt ans. Elle a surtout été intéressée par le prédicateur, qui enthousiasmait les foules et adaptait sa prédication à chaque situation pour transformer l'auditeur en acteur. Il aidait les gens à intérioriser en imagination les grandes figures de l'Écriture et les appelait à la sainteté à la suite de ces personnages bibliques. Pour leur en donner le courage, Chrysostome tente de faire saisir à chacun le grand amour dont il est aimé de Dieu et dont il possède déjà une petite expérience ; à cet effet, il ose donner en exemple son attachement à la communauté dont il est pasteur au nom de Dieu ; mais il insiste évidemment sur l'exemple du Christ, qui nous a aimés jusqu'à la croix. Pour tous, moines ou laïcs, il n'y a qu'une seule vie chrétienne : c'est la « vie angélique » qui fait passer les « demi-chrétiens » au monde vraiment chrétien. Cette « vie angélique », dit-il, fut celle d'Adam et d'Ève avant le péché et elle est offerte à tous par le Christ, qui est venu recréer le monde. Par l'ascèse, vierges et moines imitent les martyrs et deviennent des anges sur terre. Jésus nous envoie les anges pour nous aider à vivre de même avec la force de l'Esprit Saint. Cette métamorphose suppose un apprentissage de foi et de piété, en faisant la volonté du Père et en vivant les béatitudes. Ceci exige une collaboration entre Dieu et les hommes. L'eucharistie et le don de l'Esprit font de nous des anges dès ici-bas, par le libre choix de l'homme collaborant avec Dieu. Cette « vie angélique » connaîtra son plein épanouissement dans l'au-delà. — Il est clair qu'une telle vie, quasi monastique, provoquait bien des objections chez ses auditeurs. Jean répondait que Jésus n'avait pas parlé pour les seuls moines, mais pour tous les chrétiens, en connaissant parfaitement les difficultés de notre vie, difficultés que Jean énumère. Pour Chrysostome, la « Bonne Nouvelle » est la communauté reconstituée entre les anges et les hommes, les

hommes devenant capables d'adopter la « vie angélique » en accueillant la parole du Christ pour lui faire porter du fruit. Laurence Brottier reconnaît que ce livre est « une lecture possible » de l'aventure et de l'œuvre de Jean. Elle suit l'itinéraire spirituel de ce prédicateur (qu'elle compare à Bossuet), grand prosateur grec, élève préféré du grand rhéteur Libanius, rempli d'enthousiasme devant pareil salut proposé à chacun par le Christ, et qui est déçu par l'indifférence de tant de chrétiens. Lui-même vécut cet idéal chrétien, mais la complexité de son tempérament le porta parfois, contre ses principes, à user de contrainte, lorsque la persuasion était vaine, mais en voulant le bien des gens malgré eux. L'A. estime que ce premier siècle de libération du christianisme correspond en gros à la splendeur de la contre-réforme catholique après le renouveau du concile de Trente. Pour nous faire mieux goûter la pensée du grand docteur de l'Église, elle cite abondamment des textes de Jean, dans une traduction qui lui est souvent propre. Sept index permettent un accès facile au texte. L. Brottier s'est manifestement laissé conquérir par la pensée et la parole brillante de cet orateur que les foules ont surnommé « Bouche d'or ». — B. CLAROT, s.j.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

N. HOLZBERG, *Die Antike Fabel. Eine Einführung*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2001, 12.5 x 19.5, 150 p., br. 29.90, ISBN 3-534-15040-6.

La parution de ce livre remonte à 1993. L'intérêt de la nouvelle édition réside principalement dans ses *indices*, absents de la première version, et dans son complément bibliographique. Aucune autre modification majeure n'est à signaler. L'ouvrage, extrêmement maniable et d'une clarté limpide, constitue un précieux exposé général sur un genre qui, pour des raisons tant historiographiques que philologiques, n'offrait qu'un accès malaisé au lecteur ; la contribution de Niklas Holzberg pose quelques repères. On trouvera dès l'introduction un aperçu synthétique des textes que doit prendre en compte le philologue désireux d'étudier les fables dans l'Antiquité. Les choix en cette matière peuvent être discutés (cf. G.-J. VAN DIJK, *Menmosyne* 50 [1997], p. 603-609), mais l'intérêt pratique d'une liste de ce type est indéniable et offre les bases solides de toute discussion. Trois chapitres couvrent la matière : ils traitent respectivement des fables hors collection, des fables en vers et des recueils en prose. — Le premier chapitre offre l'occasion à l'A. de faire l'archéologie du genre, rappelant son origine orientale et évoquant la figure d'Ésope. Le deuxième est consacré à Phèdre, à Babrius et à Avianus. L'art de chacun des poètes et leurs particularités sont illustrés par une analyse détaillée d'un extrait de leur œuvre ; une bibliographie spécialisée clôt les trois présentations. — Après la poésie, la prose, avec les œuvres ésopiques grecques et latines ; chacune des deux langues se voit accorder une section particulière, dont la première inclut une discussion sur la fameuse *Vie d'Ésope* ; des parallèles entre cette dernière et l'œuvre de Pétrone et d'Apulée sont mis en évidence. La seconde évoque les pièces de prose latine dont la teneur est celle des poèmes de Phèdre. — On regrettera peut-être l'absence de conclusions générales, qui auraient permis d'embrasser plus largement le genre dans son ensemble tout en prolongeant la réflexion. Il est vrai qu'une *Einführung* ne doit pas nécessairement en comporter ; le but est donc atteint : il s'agit bien d'un guide et l'ambition de l'ouvrage n'était autre que de fournir des informations sûres sur le genre satirique *stricto sensu*.

F. FOUBERT.

Deborah Levine GERA, *Ancient Greek Ideas on Speech, Language and Civilization*, Oxford, University Press, 2003, 14.5 x 22.5, XIII + 252 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-925616-0.

Cet ouvrage fait état des idées des Grecs sur la langue, son développement et son rôle dans la société. Le premier chapitre s'intitule *Polyphemus the linguist* et constitue une approche linguistique de la rencontre entre Ulysse et le Cyclope racontée dans le livre 9 de l'*Odyssée*. L'A. tente de faire ressortir les hypothèses implicites que les Grecs émettaient sur leur langue et leur civilisation. Pour ce faire, il analyse le rôle déterminant que joue la société dans le développement du langage et le rapport entre langage et alimentation, considère ensuite la parole comme une aptitude humaine unique et, enfin, étudie le sens des noms. — Le second chapitre est consacré à la nature de la langue pendant l'Âge d'Or, telle qu'elle apparaît chez Brabius et Platon. La langue de cette période aurait été universelle et parlée sans distinction par les dieux, les hommes et les animaux. L'A. s'interroge sur la nécessité culturelle ressentie par l'homme pour créer le langage. Le chapitre se termine par une esquisse des théories glottogénétiques du XVIII^e siècle. — Le chapitre suivant analyse de façon détaillée le conte d'Hérodote sur l'expérience linguistique menée par le roi égyptien Psammétique en vue de déterminer le langage primitif. L'A. compare les hypothèses et la méthode scientifique du roi avec les idées modernes sur l'acquisition du langage chez les enfants. Ce rapprochement met en lumière l'influence de l'expérience complexe de Psammétique sur la pensée philosophique au fil des siècles. — Le quatrième chapitre fait l'esquisse des sources anciennes concernant l'invention du langage (don divin ou bien produit d'un effort collectif de la société humaine). L'A. envisage les divers états du développement du langage, la place du langage dans l'évolution de la civilisation et, enfin, il met en parallèle l'invention du langage avec la découverte des autres arts, surtout celle du feu. — Le dernier chapitre aborde le rapport entre langage, parole et communication chez les peuples exotiques dont la capacité linguistique est limitée. — Le volume se termine par une bibliographie (p. 213-226), un *index locorum* (p. 227-242) et un *general index* (p. 243-252). Il est destiné à tous ceux qui s'intéressent aux idées grecques sur la source et la nature du langage primitif, étudiées à la lumière des récentes théories glottogénétiques, et sur le rapport entre le langage, la société et les débuts de la civilisation.

Hélène PERDICOYIANNI-PALÉOLOGOU.

J. M. FOLEY (éd.), *A Companion to Ancient Epic* (Blackwell Companions to the Ancient World), Oxford, Blackwell, 2005, 18 x 25.5, XXIV + 664 p., rel. £ 85, ISBN 1-4051-0524-0.

Justina GREGORY (éd.), *A Companion to Greek Tragedy* (Blackwell Companions to the Ancient World), Oxford, Blackwell, 2005, 18 x 25, XVIII + 552 p., rel. £ 85, ISBN 1-4051-0770-7.

Les éditions Blackwell d'Oxford augmentent leur Collection *Companions to the Ancient World* de deux nouveaux volumes consacrés, l'un, à l'épopée et l'autre, à la tragédie grecque.

Résultat de trois années de travail, et réunissant quarante-deux spécialistes de disciplines différentes, tels Lowell Edmonds, Gregory Nagy, Helene P. Foley, Walter Burkert, etc., autour du fondateur du *Center for Studies in Oral Tradition* de l'Université du Missouri, John Miles Foley, le premier de ces deux fleurons se propose de revisiter le genre épique : d'une part, en mettant en parallèle et en dialogisme ses manifestations dans les sociétés du Proche-Orient ancien et des mondes grec et romain (trois aires chronoculturelles qui n'avaient jamais encore été abordées ensemble pour l'étude de ce genre littéraire) ; d'autre part, en recourant à une thématique qui relève à la fois de la poétique et de l'anthropologie culturelle. C'est ainsi que l'ouvrage traite, en première partie, de problèmes généraux communs aux trois chronotopes, qu'il s'agisse de tradition, de création, de personnage, ou d'interprétation, alors que les trois autres parties se spécialisent et développent des questions spécifiques, mais en couvrant chaque fois toute l'étendue du champ de référence. Pour le Proche-Orient l'investigation ne se circonscrit pas à la seule Mésopotamie, mais

s'intéresse aussi au cycle de Baal ainsi qu'aux épopées hittite, iranienne et israélite. Concernant la Grèce, outre les liens entre la culture hellénique et les cultures orientales ou entre l'épopée et les autres genres, – outre également l'héritage d'Homère, du Moyen Âge à aujourd'hui –, les études portent sur l'*Illiade*, l'*Odyssée*, la *Théogonie*, les *Travaux et les Jours*, le cycle épique, les *Argonautiques*, les *Posthomeric* et les *Dionysiaques*. En ce qui concerne Rome, on retrouve le même souci de donner la vue d'ensemble la plus complète possible, aussi bien du point de vue de la problématique (origines, parenté avec la Grèce, dialogismes intergénériques, fortune postantique de Virgile) que du point de vue de l'évolution du genre, des débuts de la République (Livius Andronicus, Naevius, Ennius) à la période chrétienne (Juvencus, Probus, Paulin de Nole, Prudence), en passant par la fin de la République et l'Empire (Lucrèce, Virgile, Ovide, Lucain, Valerius Flaccus, Stace, Silius Italicus et Claudien). Un index général de quinze pages et soixante-deux pages de bibliographie – sans compter, à la fin de chaque étude, des indications de lectures complémentaires – font de ce livre un remarquable outil de travail.

Le second volume est à la hauteur du précédent. Grâce au concours de trente et un spécialistes de littérature ancienne et du théâtre grec, il apporte une excellente description de l'état actuel du savoir sur le genre tragique en Grèce antique. Les études se répartissent en quatre volets, qui traitent successivement de la matrice politico-religieuse et plus généralement socio-culturelle de la tragédie, de ses éléments constitutifs, du spectacle que cette dernière pouvait produire, des approches contemporaines des pièces conservées, et de la réception de ce théâtre au cours de l'Antiquité (en Grèce même, puis à Rome), au Moyen Âge et à la Renaissance en Italie, mais également aux XIX^e-XX^e s. en Europe, et, plus récemment, lors des cinq dernières décennies. Outre une présentation innovante des grands tragiques et une analyse éclairante de nombreuses pièces, ces études proposent une réflexion continue sur la complexité de ce genre, que ce soit la question des frontières génériques ou la nature exploratrice de la tragédie, tant sur le plan des valeurs, des institutions, des croyances ou des formes de l'autorité que sur celui des oppositions habituelles comme, par exemple, entre le centre et la périphérie. Les suggestions bibliographiques qui les ponctuent, selon la règle de la Collection, ainsi que l'index général, permettent de prolonger efficacement toutes ces remises en question par des investigations nouvelles. – J. BOULOGNE.

Pascale HUMMEL, *L'épithète pindarique. Étude historique et philologique* (Sapheneia. Beiträge zur Klassischen Philologie, 3), Bern, Peter Lang, 1999, 15 x 22.5, 676 p., rel., ISBN 3-906763-12-9.

Dans une première partie, l'A. traite, d'une part, de l'histoire de l'épithète dans la tradition rhétorique – de l'Antiquité au Moyen Âge, à la Renaissance et au-delà – et, d'autre part, de la tradition exégétique et grammaticale de l'épithète pindarique, d'Alexandrie à Byzance, depuis la Renaissance jusqu'à la science philologique moderne. Dans la deuxième partie, l'A. envisage les épithètes pindariques dans la tradition manuscrite, en abordant celles qui sont simples ou composées. Après ces développements historiques et philologiques, l'A. détermine la place de l'épithète dans la poétique pindarique. À cet effet, il confronte Pindare avec les autres lyriques grecs, par le biais de concordances. Si la dépendance de Pindare à l'égard de l'épopée, très majoritairement homérique et occasionnellement hésiodique, est réelle, elle n'est cependant pas servile, et l'on remarque la prééminence de la connivence Pindare - Bacchylide - Théognis. L'A. signale les substantifs les plus abondamment dotés d'épithètes, les mots-concepts de l'univers de Pindare : jeux, victoire, vertus héroïques. L'ouvrage se termine par un répertoire des adjectifs, une bibliographie et un index. – J. FILÉE.

Hippocrate. La maladie sacrée. Tome II. 3^e partie. Texte établi et traduit par J. JOUANNA (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2003, 12.5 x 19, CXXXVIII + 162 p., br. EUR 46, ISBN 2-251-00511-0.

Parmi les contributions, très nombreuses et diverses, du professeur Jacques Jouanna aux études hippocratiques, sont assurément à ranger au nombre des plus importantes les monographies *Hippocrate. Pour une archéologie de l'école de Cnide* (Paris, « Les Belles Lettres », 1974) et *Hippocrate* (Paris, Fayard, 1992), ainsi que les éditions – ici, la sixième – dans la Collection des Universités de France. De fait, le travail qui nous occupe manifeste toute la sollicitude, la perfection, la grandeur de vision et la profondeur de science qu'on s'est habitué à attendre de la plume de M. Jouanna : le texte et son interprétation seront dès à présent considérés comme *textus receptus* du traité *De morbo sacro* et, selon toute apparence, ils garderont cette place durant une très longue période. — Ce volume représente l'aboutissement d'une vaste série d'études sur le *De morbo sacro*, concernant soit sa transmission (André RIVIER, *Recherches sur la tradition manuscrite du traité « De morbo sacro »*, Berne, 1962), soit son texte (Hermann GRENSEMANN, *Die hippokratische Schrift « Über die heilige Krankheit »*, Berlin, 1968), soit son interprétation (Amneris ROSELLI, *Ippocrate. La malattia sacra [...] con testo a fronte*, Venise, 1996) : M. Jouanna les met bien à profit pour parvenir à une synthèse à la fois exhaustive et novatrice sur des détails importants. — L'organisation du volume est la suivante : une large introduction, consacrée à l'explication (1) de la nature, la structure et l'unité du traité (p. X-XXII), (2) de la signification particulière du concept de « sacré » dans le *De morbo sacro* (p. XXII-XXXIX), (3) de la conception de l'auteur sur la cause et l'essence de cette maladie en comparaison avec les autres maladies (p. XXXIX-LII), (4) des théories contemporaines sur la localisation et la genèse de la pensée chez l'homme (p. LIII-LXX), (5) de la relation entre le *De morbo sacro* et le *De aëre, aquis et locis*, y compris la possibilité d'une communauté d'auteur (p. LXX-LXXIV) et (6) de la transmission du texte (p. LXXIV-CXXXII) ; sur la page de gauche, une traduction française du traité, avec, au bas, des notes sur le texte et la traduction ; en face, le texte grec, avec, au-dessous, un appareil critique (p. 1-33bis) ; des notes complémentaires (p. 35-138) ; une bibliographie de travaux cités (p. 139-147) ; un *index verborum* du texte grec (p. 149-161). — Je ne puis, sur un point mineur, partager l'opinion de M. Jouanna, en l'occurrence sur sa décision d'inclure dans l'apparat critique toutes les variantes dialectales des manuscrits indépendants (p. CXXXI). Les arguments présentés pour justifier cet écart par rapport à l'usage établi – (1) fournir les données pour une étude future sur le dialecte hippocratique, et (2) informer le lecteur général sur les détails du dialecte ionien – me semblent peu convaincants : en effet, d'une part, une telle étude devrait se baser sur un examen des manuscrits par le chercheur lui-même, à cause de l'ambivalence de maintes écritures, et, d'autre part, le lecteur général est à vrai dire peu intéressé par les questions de dialecte, qui n'ont que très rarement d'importance pour le sens du texte. — En somme, cette nouvelle addition à la Collection des Universités de France mérite – et recevra sans doute – un accueil enthousiaste dans toute bibliothèque savante. – P. POTTER.

Maria VAMVOURI RUFFY, *La Fabrique du divin. Les Hymnes de Callimaque à la lumière des Hymnes homériques et des Hymnes épigraphiques* (Kernos. Supplément, 14), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2004, 16 x 24, 326 p., br. EUR 45.

Dans cette thèse présentée à Lausanne, Maria Vamvouri Ruffy montre que le poète alexandrin Callimaque (305-240) réinvente les formes et les fonctions des hymnes religieux existants ; pour ce faire, elle les compare aux hymnes homériques et épigraphiques cultuels, mais non, hélas, à ceux de Pindare et de Bacchylide, ce qui

aurait exigé un énorme travail et un livre trop volumineux. Elle admet que son travail est fait d'interrogations, d'hypothèses et d'arguments dans un domaine religieux et culturel que nous ne pouvons atteindre qu'à travers les reconstitutions des savants dans des livres. Callimaque, poète alexandrin grec, vécut en Égypte, dans un royaume grec qui tenait à garder des liens avec la patrie grecque tout en goûtant la culture nouvelle centrée sur Alexandrie : employé à la fameuse Bibliothèque de la ville, il fut chargé de répertorier les nombreux papyrus qu'elle contient. M. V. Ruffy « postule » que les *Hymnes* aux dieux composés par le poète continuent, en la dépassant, la tradition hymnique préexistante. Elle limite la comparaison avec les hymnes homériques et les hymnes cultuels épigraphiques. — On possède trente-trois hymnes homériques, dédiés aux dieux grecs par des aèdes itinérants entre le VIII^e s. et le V^e s. ; ils relatent les faits et gestes de certains dieux, leurs attributs, leurs sphères d'influence. Les hymnes cultuels épigraphiques datent du IV^e s. av. J.-C. environ. Ce sont des péans pour chœurs ou communautés, chantés dans les sanctuaires pour demander des faveurs ou pour remercier les dieux de ces sanctuaires. Ils étaient gravés sur pierre pour les pèlerins. Callimaque fait des allusions explicites à certains de ces péans, ce qui justifie un examen détaillé des similitudes et des différences entre les poèmes. — L'A. analyse et compare les hymnes à trois points de vue : (1) l'organisation des textes, les thèmes traités et la façon de présenter un même dieu ; (2) les moyens pour persuader le dieu d'agir favorablement (demandes motivées ou conformes à certains détails biographiques du dieu) ; (3) le rapport entre la présentation biographique du dieu et les circonstances historiques et sociales de ces hymnes, ainsi que leur expression dans les textes. L'A. admet qu'elle a fait, dans cette troisième partie de son travail, une étude socio-critique d'inspiration assez marxiste, car l'objet historique est à la fois relié à la réalité qui lui a donné naissance et détaché de celle-ci, et les hymnes s'avèrent capables de transformer, sublimer ou travestir la réalité. L'A. tente de renvoyer aux acteurs historiques cachés derrière ces textes. — Au sujet de ces hymnes, l'A. note que l'étymologie du mot « hymne » reste obscure : « éloge » ? « parler » ? « tisser » ? L'hymne est toujours associé au chant. Chez les Grecs, les définitions du mot « hymne » varient également : poème avec éloge ou remerciement, discours avec prière et éloge, prière (chez Platon). L'hymne permet à l'orant d'établir une relation de réciprocité et de jouissance avec le dieu, au sein d'un accompagnement musical. Le genre littéraire de l'hymne a évolué entre le VII^e et le II^e s., mais on y retrouve toujours la division tripartite, quoique appliquée de façons différentes par les auteurs. Les hymnes homériques n'ont pas d'implantation locale fixe et ils valorisent souvent l'aède ; les hymnes épigraphiques réunissent des communautés attachées à des lieux cultuels précis et privilégient ces lieux et ces communautés ; les hymnes de Callimaque se situent à mi-chemin : annonce du chant, biographie divine, circonstances historiques, requête et appel à la jouissance avec le dieu ; parfois le poète parle de lui-même pour se mettre en évidence ; parfois aussi il parle d'un rituel fictif dû à son imagination, tout comme la manifestation divine qu'il annonce à la fin. Les moyens de s'attirer la bienveillance des dieux sont très variables, tout comme ceux destinés à détourner le courroux divin. Les faits et gestes attribués aux dieux portent souvent la marque du contexte politique, et Callimaque aime à revenir sur le passé religieux et légendaire de la Grèce. — En résumé, les hymnes de Callimaque s'inspirent de la tradition hymnique, mais la retravaillent par des jeux poétiques et des références savantes qui étaient dans le goût du temps. Il insiste sur les punitions divines et le sort fragile des mortels. Callimaque refuse un type de composition unique, emprunte à tous les genres poétiques et choisit les détails biographiques (ou en crée) selon les buts qu'il poursuit. — M. V. Ruffy estime finalement avoir bien montré que les œuvres étudiées sont « la preuve de cette *fabrication du divin* » dont aurait parlé Hérodote, car les biographies des dieux sont utilisées pour légitimer le présent ou le modifier. « Le recours à la biographie des dieux dans les hymnes a une efficacité sociale. » — La base de départ de cette étude est trop limitée pour pouvoir conclure comme le fait l'A. Que certaines prières aient une efficacité sociale ne permet pas d'affirmer qu'elles sont nécessairement *une fabrication du divin*. C'est ramener la foi et les prières à des analyses matérialistes ou marxistes, parce qu'on y trouve beaucoup

d'anthropomorphismes. Le livre est bien bâti et fouillé, mais la conclusion dépasse largement les prémisses. Il serait utile de confronter ce livre avec ceux de Louise Bruit-Zaidman, qui englobent tous les textes religieux et arrivent à des conclusions bien différentes de celles-ci. – B. CLAROT, s.j.

Pausanias. Description de la Grèce. Tome IV. Livre IV. La Messénie.
Texte établi par M. CASEVITZ. Traduit et commenté par Janick AUBERGER (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2005, 12.5 x 19.5, LXXIV, 272 p. + 7 pl., br. EUR 65.00, ISBN 2-251-00523-4.

Un nouveau volume de Pausanias dans la Collection Budé est toujours bienvenu : il ne nous manque plus maintenant que la Corinthie, la Laconie et la Béotie. La Messénie dans l'œuvre de Pausanias a souvent fait l'objet d'approches diverses. Les historiens ont pillé ce chapitre pour y trouver un passé messénien, recomposé certes, mais le seul qui ait jamais été décrit. Les amateurs du Périégète religieux par contre ont boudé un livre dont seuls les quelques paragraphes finaux goûtaient la saveur traditionnelle propre à l'antiquaire, et dont les sites, loin de la grande histoire et loin aujourd'hui d'Athènes, semblaient avoir moins de grandeur. Le texte est établi selon les préceptes énoncés dans le t. 1 (1992), avec quelques rares modifications dans l'utilisation des manuscrits secondaires et des conjectures (voir p. lxxv). La traduction est alerte, et très proche du style de l'auteur. — L'introduction, qui cerne bien les problèmes des sources et des remaniements dus aux tendances diverses des témoins, ou des « mémoires collectives », aborde aussi la valeur du récit de Pausanias en lui-même et le message qu'il colporte en pleine époque antonine. La seule mise à la disposition du monde savant d'une traduction en langue française est évidemment essentielle, et va participer à la diffusion d'un auteur souvent considéré comme secondaire. Mais le commentaire qui accompagne le livre aura davantage encore d'effet, surtout pour une région longtemps délaissée, dont bien des historiens ne connaissent que la Pylos mycénienne, l'îlot de Sphactérie et les remparts de Messène. Les notes sont fouillées (p. 103-259), et couvrent avec bonheur chaque partie du récit. J. Auberger y est remarquablement informé, et y distille les plus informations les plus récentes, tant au plan historique qu'archéologique, géographique, mythologique et religieux. Bien sûr, l'œil nous porte à relever des titres absents (par ex., sur Ino-Leucothea, p. 247 : ajouter C. BONNET, *SMSR* 51 [1986], p. 51-73), mais ce serait faire injure à la qualité du travail : on ne peut exiger une parfaite connaissance de tous les sujets traités dans la *Périégèse* ! Je relève entre autres une notice très longue sur la cité de Messène, incluant des plans et des illustrations au trait (p. 208-238), et partout, dans le commentaire, des explications détaillées sur les « mythes historiques » de la résistance messénienne, comme ceux d'Aristodème et d'Aristomène. En général, Auberger ne surcharge pas le commentaire d'un flot de références, préférant cibler les plus importantes, et renvoie systématiquement aux sources anciennes. Il en résulte un heureux équilibre d'informations, incluant de nombreux renvois aux rapports de fouilles.

P. BONNECHÈRE.

Galien. Tome VII. Les os pour les débutants. L'Anatomie des muscles.
Texte établi et annoté par I. GAROFALO, traduit par I. G. et Armelle DEBRU, Paris, « Les Belles Lettres », 2005, 12.5 x 19.5, X + 211 p., br. EUR 55, ISBN 2-251-00524-2.

La parution du tome VII de Galien dans la Collection des Universités de France est un petit événement. Résultat d'un travail de plus de dix ans (un premier état de la recherche était paru dans les actes du deuxième colloque sur la transmission des textes médicaux grecs, *Storia e ecdotica dei testi medici greci*, A. GARZYA & J. JOUANNA

(éd.), Naples, 1996), l'édition de l'« Anatomie mineure » par Ivan Garofalo met enfin à la disposition d'un large public ces traités techniques, brefs mais importants, que Galien écrivit soit pour les étudiants, soit pour accéder à la requête de ses amis, désireux de posséder des aide-mémoire sur l'anatomie. De ce qui forma un tout au sein du second niveau d'études à Alexandrie au VI^e s., le présent volume ne comporte en fait que les deux premiers traités : le traité *Sur les os pour les débutants* et l'*Anatomie des muscles*. Les deux autres membres de ce quatuor, *Veines et Artères* et *Nerfs*, paraîtront dans un second tome. — La matière de ces traités est aride, leur style sans fantaisie ; c'est le type de texte le plus difficile et le moins attrayant de l'œuvre galénique. Pourtant, ils sont importants dans l'histoire de la médecine et les témoins parfois presque uniques de la science anatomique antique : le traité sur les os, en particulier, ne peut être comparé qu'au chapitre XII de l'*Introductio sive medicus* du Pseudo-Galien, texte infiniment plus concis et abscons ; c'est ce traité de Galien (d'ailleurs publié pour la première fois fort tard, en 1543, et à l'écart des grandes éditions complètes de la Renaissance) qui fournit à Vésale la base des premiers chapitres du *De fabrica corporis humani* (1544), l'ouvrage fondateur de l'anatomie moderne (sur sa genèse, voir les multiples études de Jacqueline Vons). Les autres courts traités d'anatomie de Galien furent aussi utilisés par Vésale, qui était en relations avec les éditeurs et traducteurs italiens du médecin de Pergame et eut ainsi accès à des manuscrits, en l'absence de toute édition du texte grec (V. NUTTON, *John Caius and the Manuscripts of Galen*, 1987, p. 54). Par contraste avec les quinze livres des *Pratiques anatomiques* ou les dix livres du *De usu partium*, l'« Anatomie mineure » se distingue par sa concision et sa simplicité : comme il s'agit d'un abrégé d'anatomie, Galien s'est contenté pour sa description de suivre le plan traditionnel *a capite ad calcem*. Il n'y a pas de place pour la démonstration ou la digression, ces deux péchés mignons de Galien ; c'est pourquoi le canevas simple en fut repris par Vésale. — La tradition manuscrite de ces deux traités n'est pas riche, comme le souligne I. Garofalo en avant-propos (p. IX), mais elle est originale dans la transmission de Galien et finalement assez complexe (l'éditeur a dû prendre en compte le témoignage d'Oribase, la tradition alexandrine et la version arabe). La singularité de l'histoire du texte tient en partie à la rareté des témoins grecs (quatre manuscrits pour l'*Anatomie des muscles*, onze pour les *Os*), qui montre qu'après la seconde école d'Alexandrie, le texte en fut peu lu et étudié au Moyen Âge ; Léon et Mélicè utilisèrent pourtant les *Os*, nous dit I. Garofalo, sujet sur lequel on eût aimé avoir plus de détails. Par conséquent, ces deux traités furent oubliés par les premiers éditeurs de Galien : les *Os* ne rejoignent les *Œuvres complètes* en grec qu'en 1639 (édition Chartier, vol. IV) et les *Muscles* en 1821 (édition Kühn). Cela ne veut pas dire que la Renaissance ignora ces textes : si Vésale constitue le lecteur le plus illustre de l'« Anatomie mineure », le public savant eut aussi accès à la traduction latine d'Agostino Gadaldini, qui assura la diffusion du Galien latin dans la seconde moitié du XVI^e s. et sur l'influence duquel I. Garofalo insiste avec raison, et, pour les *Os*, à la traduction française de Jean Canappe (1541), plusieurs fois réimprimée. I. Garofalo a été précédé dans sa tâche ardue par d'autres savants modernes, tels Moore (1969) pour les *Os* et Dietz (1832) pour les *Muscles*, précurseurs auxquels il rend d'ailleurs régulièrement hommage ; leurs travaux restent difficiles d'accès et rendent d'autant plus précieuse la synthèse offerte par I. Garofalo dans sa nouvelle édition. Du reste, l'examen de la tradition de ces traités anatomiques offre un contrepoint intéressant aux familles de manuscrits de Galien déjà connues (voir par exemple l'*Art médical*, éd. V. BOUDON, CUF, 2000). Le compte rendu de l'état et de l'histoire des manuscrits repose sur la meilleure bibliographie. Au risque de passer pour un esprit chagrin, on se permettra pourtant d'ajouter dans la note 45 de la page 14, à propos du *Scorialensis* T III 7, l'article classique de Nigel WILSON « Aspects of the transmission of Galen », dans G. CAVALLO, *Le strade del testo*, 1987 p. 56, et de discuter l'affirmation de la note 53 sur l'état de l'*Ambrosianus* 687, dont un examen direct nous a permis de constater qu'il n'était pas « gravement endommagé par l'humidité et les vers ». En ce qui concerne la tradition du Galien arabe, on peut regretter de ne pas voir cités, à côté des propres articles d'I. Garofalo, les travaux récents d'Emilie Savage-Smith et Peter Pormann sur les sommaires alexandrins, et de

Manfred Ullmann sur la tradition orientale du traité des *Simples* de Galien (traduit non par Hubaish, comme l'affirme I. Garofalo, mais par Hunain, selon le grand lexicographe dans l'introduction de son *Wörterbuch der griechisch-arabischen Übersetzungen des neunten Jahrhunderts*, Wiesbaden, 2002). — La traduction française a été élaborée en équipe : sur la base des sections traduites par Charles Daremberg dans son édition d'Oribase (qui cite abondamment l'Anatomie mineure), Armelle Debru et Ivan Garofalo ont produit une version en général claire et précise du texte galénique, améliorée par une révision approfondie sous la direction de Jacques Jouanna (p. IX-X). Le caractère purement descriptif du texte réduit le nombre des difficultés syntaxiques ; l'adéquation entre le vocabulaire antique et la nomenclature moderne, en revanche, pose parfois des problèmes, en partie dus au fait que l'anatomie de Galien repose davantage sur l'observation d'animaux que d'êtres humains. On peut tout de même s'interroger sur la subtilité avec laquelle certains termes sont rendus, telle l'« apophyse coracoïde [...] en forme de bec de corneille » (pourquoi « corneille » et pas « corbeau », comme dans la note correspondante ?) — Les notes à la traduction ne sont pas très abondantes, mais s'efforcent de maintenir un lien entre l'anatomie galénique (qui est souvent celle du singe) et l'anatomie moderne, ce qui intéressera surtout les historiens de la médecine et les médecins. I. Garofalo compare en outre systématiquement le texte qu'il édite aux sources antiques existantes. La note 1 de la page 45 sur les sutures du crâne aurait pu ajouter une référence à Rufus d'Ephèse (*Noms des parties du corps*, 133), qui attribue l'origine des noms de ces sutures à « des médecins égyptiens parlant mal le grec », un complément anecdotique, certes, mais qui n'eût pas été totalement superflu dans un texte qui laisse peu de place à la rêverie. — Parmi les inévitables erreurs matérielles, on signalera l'absence de point en haut dans le texte grec p. 61, ligne 1 ; le texte du *De ossibus* commence au f. 28r et non au f. 27r dans le *Supplément grec* 634. Plus regrettable, selon nous, que ce genre de détails, le volume d'Ivan Garofalo, comme celui déjà paru de Véronique Boudon, fait déplorer le choix éditorial de la CUF de ne pas fournir d'index grec à la suite des textes de Galien, contrairement à ceux d'Hippocrate. La plupart des textes galéniques de la CUF étant destinés à devenir des éditions critiques de référence, cet outil de recherche eût été précieux, pour ne pas dire indispensable. Mais peut-être le second tome de l'Anatomie mineure comblera-t-il cette lacune. Enfin, un contrôle rapide des premiers folios du manuscrit Q (*Supplément grec* 634) révèle que la collation de l'éditeur n'est pas toujours exacte. Le lecteur devra donc utiliser les données de l'apparat critique avec précautions. [On peut ainsi s'étonner que les scholies de Q (quelle que soit leur valeur) ne figurent pas dans l'apparat critique, alors qu'elles avaient été scrupuleusement reportées par V. Boudon dans son édition de l'*Art médical* sous le sigle Q², que nous reprenons ici. Quelques exemples tirés de la page 40 montrent un certain flottement dans la prise en compte de ces scholies et dans la rédaction de l'apparat : p. 40, ligne 1, au dessus de προαιρουμένων, Q² donne και βουλομένων ; de même p. 40, ligne 3, Q² donne en variante διηρθρωμένων au-dessus de συνημμένων ; p. 40, ligne 4, Q² donne en variante ἤτοι ἁρμονία (sic) au-dessus de σύνταξις ; p. 40, ligne 8, Q donne non pas ἕτερος mais ἄλλος ; p. 40, ligne 12, Q donne non pas παράκειται mais -κείνται ; p. 40, ligne 13, Q donne non pas ἀλλήλοις mais ἄλλοις ; p. 40, ligne 15, Q ajoute certes le ὄστων qui suit πέρας mais il omet celui qui suit συντακτομένων (c'est donc une question d'ordre des mots et il faudrait vérifier les autres manuscrits, notamment SC qui donnent la même « addition »).] — L'érudition d'Ivan Garofalo a fait merveille dans cette première partie de l'Anatomie mineure de Galien ; on attend avec impatience le second volume. Il convient d'ores et déjà de recommander la lecture de celui-ci, tant aux médecins et aux historiens de la médecine qu'aux hellénistes amateurs de littérature technique. On souhaiterait pour finir rendre hommage au travail collectif qui a permis la parution de l'ensemble de l'Anatomie mineure, grâce à la collaboration franco-italienne développée ces dernières années, et qui fournira encore, on l'espère, de nombreuses éditions nouvelles dans la CUF. — Caroline PETIT.

Anthologie de la littérature latine. Préface de Jacques GAILLARD. Choix présenté et traduit par J. G. et René MARTIN (Folio Classique, 4272), Éditions Gallimard, 2005, 11 x 18, 574 p., br. EUR 6.20, ISBN 2-07-042628-9.

Dans sa préface, J. Gaillard signale que la présente anthologie ne tient pas compte des auteurs dont nous ne possédons que des fragments (Naevius, Ennius). Il note la tendance de certains auteurs à parler par *sententiae* et les fluctuations des goûts à travers les diverses époques (Virgile préféré à Ovide après le Moyen Âge ; Tacite plus cher à Diderot, et Tite-Live aux Jésuites...). Pour rendre les distiques élégiaques, la traduction recourt à l'alexandrin, dans le respect de la chute caractéristique du pentamètre. Les auteurs présentés vont de Plaute à Apulée, et chaque texte est précédé d'une présentation, qui se singularise par le souci d'actualisation : insertion, chez Plaute, de *cantica* au milieu des scènes parlées, comme chez Labiche ; influence sur Molière de l'*Aululaire* ; théâtre bourgeois et comédie larmoyante chez Térence, où l'on est loin de la drôlerie plautinienne ; avec Catulle, maniant l'épigramme érotique et la sophistication pompeuse des poèmes 64 à 68, on va de *La chanson de Chérubin* à *La jeune Parque* (Valéry) ; chez Virgile, les *Bucoliques* furent traduites par Valéry et Pagnol avec un charme exquis, et Didon, dans l'*Énéide*, s'exprime comme l'Ariane de Catulle, tandis que l'enfer du chant VI préfigure celui de Dante ; la lecture de Tite-Live, qui s'inspire de Polybe dans le passage des Alpes, a forgé le style des orateurs de la Convention pour réinventer la République ; avec Ovide, décrivant l'adultère comme un sport à la mode dans son *Art d'aimer*, on est loin des principes du *mos maiorum* ; chez Sénèque, dans *Les lettres à Lucilius*, la préférence des A. se porte sur sa sensibilité, sa méthode d'analyse philosophique de l'actualité, ou son émotion face à la mort et aux douleurs ; chez Silius Italicus se décèle comme une synthèse de Tite-Live sur le plan historique et de Virgile sur celui du merveilleux ; Pétrone, dans son *Satyricon*, préfigure avant la lettre le roman picaresque, puisque le protagoniste et narrateur n'est pas sans évoquer Gil Blas de Santillane et sa vie errante. Un épisode du *Satyricon* a été repris par La Fontaine, dans le conte *La veuve et le soldat*, et par Cocteau, dans la pièce *L'école des veuves* ; chez Apulée, enfin, *Psyché et l'Amour* font écho à des idées présentes chez Platon. On se plaît à feuilleter ce captivant ouvrage de deux éminents connaisseurs de la littérature latine, chez qui la philologie n'a pas étouffé la sensibilité littéraire. – J. FILÉE.

A. LA PENNA, *L'impossibile giustificazione della storia. Un'interpretazione di Virgilio* (Collezione storica), Roma - Bari, Laterza, 2005, 13.5 x 21, XII + 580 p., rel. EUR 40, ISBN 88-420-7639-2.

Voici une introduction à Virgile, écrite par un des maîtres des études latines. Les chapitres concernant les *Bucoliques* et les *Géorgiques* (qui datent de 1983) ont été complétés par des mises au point bibliographiques bien utiles et judicieuses (1984-2003) par Alessandro Perutelli. Les chapitres sur l'*Énéide* sont nouveaux, ou bien ont été remaniés par l'A. Le titre nous dit que l'intérêt de La Penna est axé sur l'histoire, ce qui explique l'ampleur inégale des chapitres : soixante-six pages sont dédiées aux *Bucoliques*, quarante-trois aux *Géorgiques*, trois cent quatre-vingt-une à l'*Énéide*. Un fil conducteur de l'ouvrage est l'idée de l'échec : à l'impossibilité de trouver l'Arcadie dans les *Bucoliques* (impossibilité due à la violence des passions et des guerres), correspond (selon l'A.) l'impossibilité de justifier l'histoire dans l'*Énéide*. L'importance du *labor* forme un trait d'union entre les *Géorgiques* et l'*Énéide* ; mais les *Géorgiques* se distinguent des deux autres ouvrages par la recherche de l'harmonie. Indépendamment de ces idées générales susceptibles de susciter des discussions intéressantes, le livre est plein d'excellentes observations de détail. — Après une esquisse de la formation culturelle de Virgile (formation dont on voit dans les *Bucoliques* les fruits hétérodoxes : un épéurisme non dogmatique et un alexandrinisme plein de *pathos* « sapphique »), le chapitre dédié aux *Bucoliques* pro-

cède systématiquement, de l'influence de Théocrite (dont Virgile réduit le réalisme « mimique » et augmente les effets « lyriques ») au thème central (« le chant pastoral ») : un Corydon modeste et plutôt « classique » triomphe d'un Thyrsis arrogant et « baroque ». De fait, le thème d'Orphée (important dans les œuvres à venir) s'annonce déjà dans les *Bucoliques*. À la différence de Théocrite, Virgile connaît un culte du chant comme valeur suprême de la vie, une « religion » de l'art consolateur et libérateur. Mais la poésie n'est point le seul thème des *Bucoliques*. Il y a aussi l'*eros* malheureux (*Églogues* 2, 8 et 10, par exemple), dont le *pathos* sonore semble annoncer la tragédie de Didon. « Tout lecteur de bon goût, non dépité par les disputes sur les genres littéraires, sent que l'églogue (10) va au-delà du *lusus* » (p. 39). Néanmoins, « le cadeau poétique offert à Gallus par Virgile est un cadeau vain ». Reste un sentiment d'incertitude à la fin des *Bucoliques* (comme à celle des *Géorgiques*). Un autre thème inquiétant est la présence dangereuse, violente de l'histoire contemporaine dans les *Bucoliques*. On entend la voix de Virgile (poète de son époque) non seulement dans les remerciements de Tityre, mais aussi dans les protestations courageuses de Mélébée (1^{ère} *Églogue*) et dans les silences résignés de Moeris (9^{ème} *Églogue*, considérée par La Penna comme « la reine des *Églogues* virgiliennes », p. 42). Dans la discussion du genre littéraire (« l'intégration bucolique »), problème délicat traité non sans parti pris, mais avec finesse, on trouvera quelques remarques instructives sur les limites de l'allégorèse historique et biographique. Quant à « l'architecture des *Bucoliques* », nul ne peut nier l'existence de certaines correspondances numériques frappantes ; mais La Penna nous rappelle justement qu'il est « plus prudent et plus fructueux d'interpréter d'abord chaque églogue séparément et soigneusement » (p. 56). Finalement, l'A. définit avec bonheur la sobriété raffinée du style des *Églogues* : c'est grâce à la réduction même des moyens expressifs que la force expressive augmente. (Ajoutons que cette réduction peut aller jusqu'au silence. Sur la poétique du silence chez Virgile on consultera maintenant : A. MAURIZ MARTÍNEZ, *La palabra y el silencio en el episodio amoroso de la Eneida*, Frankfurt 2003). — Pour en venir aux *Géorgiques*, La Penna insiste sur une « rupture » entre le Virgile des *Bucoliques* et celui des *Géorgiques*, rupture due aux événements historiques (le choix « italique » d'Octavien) et biographiques (le cercle de Mécène). Selon l'A., la volonté de transformer activement le monde contemporain ne se fait pas sentir avant les *Géorgiques*, poésie (à en croire Virgile) commandée par Mécène. La crise agraire de l'Italie touchait surtout les petits agriculteurs, mais les *Géorgiques* s'adressaient (selon l'A.) à toute l'élite cultivée, susceptible de contribuer à un renouvellement moral de l'ancienne « république des paysans ». L'affirmation du primat de l'Italie est en pleine harmonie avec les accents « anti-orientaux » de la propagande d'Auguste. Maintenant, Virgile se sent *uates* : les ennianismes aussi bien que les éléments pindarisants des *Géorgiques* en font preuve. La Penna montre que le choix des *codes* littéraires est conditionné par l'expérience historique. — Le monde des petits paysans des *Géorgiques* est-il identique à celui des *Églogues* ? L'image du *labor* dans les *Géorgiques* varie : dans le premier livre surtout, il y a une vision réaliste (sur les traces d'Hésiode et d'Épicure/Lucrèce). (Pour la discussion sur *labor improbus*, il faudrait partir maintenant de : S. BRUCK, *Labor in Vergils Aeneis*, Frankfurt, 1993). L'homme naît sous des conditions peu favorables, qui encouragent l'invention des arts. Mais, dès les *Géorgiques*, le cadre se fait stoïcien (et platonicien : pour la dévaluation de la morale et de la sagesse des hommes de l'âge d'or : Platon, *Le Politique*, 972 cd ; cf. Sénèque, *Ep.*, 90). Dans la lumineuse discussion des *Géorgiques*, on trouve d'excellentes remarques sur le caractère « hésiodique » du premier livre, le caractère « lucrétien » du troisième livre (p. 92) et surtout sur l'inimitable épisode d'Orphée (p.93-99). — Dans son analyse de l'*Énéide*, l'A. part de l'attente du public d'un poème épique « augustéen », pour parler ensuite de la légende d'Énée et de la relation entre mythe et histoire. Suivent des chapitres dédiés aux modèles (Homère, la tragédie, l'alexandrinisme, la poésie romaine archaïque, Lucrèce, les antiquaires et les historiens). On est un peu surpris que la discussion de la religion (225-231) soit séparée de la discussion du langage rituel (242-250) et du monde des dieux (283-293), mais, dans le premier cas, il s'agit surtout de l'héritage homérique, dans le second,

d'éléments romains, dans le troisième, de technique épique. Le livre fondamental de D. FEENEY (*The Gods in Epic*, Oxford, 1993) n'est mentionné ni dans ces chapitres, ni dans la bibliographie. Bon nombre de chapitres traitent du style (style épique ; les discours ; les comparaisons ; pathos ; style « subjectif » ; « expressionnisme » ; style « alexandrin » ; les couleurs ; les sons ; expressivité métrique). Il s'agit de pages pleines de sensibilité. D'autres traitent de thèmes importants : la guerre ; la tendance « augustéenne » ; L'Énéide – *poème des vaincus* ; la confrontation entre l'« odysseé » et l'« iliade » virgiliennes ; la cohérence des livres individuels ; les correspondances internes et l'intégration lyrique ; la genèse de l'Énéide. — Voici un livre très riche, plein de goût et de jugement. Il est impossible d'énumérer tous les cas dans lesquels on ne saurait ne pas être d'accord avec l'A. Il suffit de mentionner l'analyse de la relation entre Énée et Turnus (La Penna cite justement l'excellente dissertation de Cornelia RENGER, *Aeneas and Turnus. Analyse einer Feindschaft*, Frankfurt, 1985). — Sur quelques points de détail, je préfère une interprétation divergente. Ainsi, en 1, 404 (*pedes uestis defluxit ad imos*), La Penna (p. 289) pense que la déesse se montre nue à son fils. L'interprétation correcte se trouve dans les commentaires, par exemple Conington/Nettleship *ad locum* : « *Her short hunting tunic (nuda genu : v. 320) changed into the flowing robe (palla) characteristic of a god or goddess* ». La robe longue, flottante souligne la majesté de son allure (*et uera incessu patuit dea*). En 12, 830 et s. (*Es germana Iovis Saturnique altera proles : / irarum tantos uoluis sub pectore fluctus ?*), La Penna (p. 284) estime, cette fois en accord avec Conington (et Servius), que l'intensité de la colère de Junon correspond à son rang de déesse. Mais, dans le contexte virgilien (qui envisage la réconciliation), il s'agit plutôt de dénoncer le contraste, la disharmonie entre la dignité divine et le courroux (cf. *tantaene animis caelestibus irae ?* [1, 11]). Jupiter est poliment étonné que Junon ressente une telle colère *bien qu'elle soit la sœur du dieu suprême*. L'interprétation correcte a été trouvée par Heyne, mais il a eu tort de changer le texte : il s'agit d'une asyndète adversative, et il suffit de mettre un point d'interrogation à la fin (comme en 1, 11). — À la bibliographie, il faut ajouter maintenant R. NIEHL, *Vergils Vergil. Selbstzitat und Selbstinterpretation in Vergils Aeneis. Ein Kommentar und Interpretationen*, Frankfurt, 2003. Il s'agit d'un commentaire innovateur, selon le principe de *scriptura sui interpres*. Sur l'influence de Virgile sur Dante, il y a une nouvelle étude de grand intérêt méthodologique : A. HEIL, *Alma Aeneis*, Frankfurt, 2003. — Parfois l'A. ignore (ou méconnaît) la critique moderne : sur le nom de la mère de Virgile il n'a « pas de doute » (p. 500) – mais cf. N. HORSFALL, *A Companion to the Study of Virgil*, Leiden, 1995, p. 5. La P. utilise le terme d'*Arcadie* (malgré la juste critique de E. A. Schmidt et d'autres) ; il trouve le destin de Turnus « tragique », bien que la définition aristotélicienne de ce terme ne soit pas applicable à Turnus (M. VON ALBRECHT, *Roman Epic*, Leiden, 1999, p. 120-122), et il ne nous donne pas sa propre définition d'un tragique non-aristotélicien. — Pour créer une antithèse aux recherches modernes, l'A. adopte parfois une attitude paradoxale, au point de se mettre en désaccord avec lui-même : La P. (p. 374) se moque des savants qui trouvent des parallèles entre le livre 1 et le livre 7 (et les livres 2 et 8), tandis qu'ailleurs (p. 322) il cite et accepte bon nombre de ces parallèles (indéniables d'ailleurs). Une attitude semblable se manifeste dans sa discussion extrêmement « sobre » (p. 406-419) des comparaisons virgiliennes (dans laquelle on regrette l'esprit de finesse de M. von Duhn [citée par La P.] et d'autres). — Ce livre est peut-être particulièrement bienvenu à un moment où, après une longue dictature de la prétention et de la préciosité, s'annonce un « retour au métier de philologue », ce que les Américains appellent *philological turn*. C'est pourquoi on n'hésitera pas à recommander le livre de La Penna à une nouvelle génération de jeunes savants, fatiguée des spéculations infructueuses et prête à faire du travail sérieux. L'information qu'il donne est solide, et les jugements qu'il porte sur quelques travaux des dernières années sont, malgré une certaine sévérité, à tout prendre, pleins de bon sens. Un étudiant qui – suivant les conseils de l'auteur – lira surtout les chefs-d'œuvre de Heinze (récemment traduit en anglais) et Norden, ne se perdra pas dans le labyrinthe des études virgiliennes. La Penna, qui compare la morale virgilienne du

labor (*Géorgiques* I) à celle de Fichte dans ses *Cours sur la destination du savant* (1794), a sans aucun doute rempli son devoir de savant virgilien en écrivant ce livre, qui implique une « critique du jugement » de certains collègues. Néanmoins son refus d'aborder des problèmes « à la mode » (et parfois même des problèmes d'interprétation poétique) contraindra les amis de Virgile à consulter quelques ouvrages condamnés par le maître. – Michael von Albrecht.

H. P. SYNDIKUS, *Die Lyrik des Horaz. Eine Interpretation der Oden. Band I: Erstes und zweites Buch. Band II: Drittes und viertes Buch*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2001, 14.5 x 22, 2 vol., IX + 488 et VI + 418 p., br., ISBN 3-354-15180-1.

Né en 1927, l'A., docteur en philologie classique, fit ses études à l'université de Munich. De 1952 à 1992, il professa dans divers gymnases. Spécialiste d'Horace, il ne fut pas indifférent à la *Guerre civile* de Lucain, et il publia trois volumes sur Catulle (1984-1990) et un autre sur l'*Odyssée* d'Homère (1996). Les deux volumes que Syndikus consacre à Horace contiennent son interprétation de l'ensemble des odes. Il s'agit d'une réédition, sans le texte latin ; antérieurement, le commentaire était paru en 1973 et en 1990. L'ouvrage reste un best-seller fondamental pour la philologie horatienne. La nouveauté de cette parution réside dans le fait que l'A. a tenu compte des productions scientifiques des dernières dix années (1990-2001). Nous n'en voulons comme preuve que la mention des recherches et travaux de F. Della Corte, P. Venini, I. Canali, E. Romano (Rome, 1991) ; G. Davis, *Polyhymnia. The Rhetoric of Horatian Lyric Discourse*, Berkeley, 1991 ; de V. Pöschl, *Horazische Lyrik*, Heidelberg, 1991 ; des *Atti del convegno di Venosa*, 1993 ; de E. Lefèvre, *Horaz. Dichter im augusteischen Rom*, Munich, 1993 ; de W. Kissel dans S. Koster, *Horaz-Studien*, Erlangen, 1994 ; de S. J. Harrison, *Homage to Horaz. A Bimillenary Celebration*, Oxford, 1995 ; de Quinn (1996) ; de D. West, *Odes I*, Oxford, 1995, et *Odes II*, Oxford, 1998. – J. FILÉE.

T. MURPHY, *Pliny the Elder's Natural History. The Empire in the Encyclopedia*, Oxford, University Press, 2004, 14.5 x 22, X + 233 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-926288-8.

L'un des aspects les plus frappants du renouveau des études pliniennes, notamment depuis Sandra Citroni Marchetti (*Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano*, Pise, 1991) et Mary Beagon (*Roman nature : the Thought of Pliny the Elder*, Oxford, 1992) est que, sans s'arrêter à une utilisation documentaire de l'*Histoire naturelle* comme gisement d'informations, historiens et philologues portent désormais une attention soutenue au lien entre la forme et le projet de l'œuvre. C'est dans cette perspective que s'inscrit T. M., qui entreprend d'étudier l'*Histoire naturelle* comme *cultural artefact* (p. 2). — L'ouvrage comporte cinq chapitres regroupés en deux parties. L'introduction (p. 1-25) présente Pline, justifie le recours à la notion d'encyclopédie et situe l'*Histoire naturelle* à la fois dans le contexte épistémologique des savoirs antiques et dans celui, politique, du projet impérial. Dans la première partie (p. 27-75), le premier chapitre présente la forme, les principes de composition et l'esthétique de l'*Histoire naturelle*, de la construction d'ensemble au style de l'ouvrage (p. 29-48) : la fréquence des antithèses et des digressions reflète l'importance de l'analogie, l'organisation du développement montrant le souci de la *poikilia*, que souligne la table des matières établie par Pline. Le chapitre 2 (p. 49-73) s'attache à la définition et aux usages du savoir dans les termes de la culture romaine : parce qu'il est l'objet d'échanges entre aristocrates, l'identification des sources affiche le réseau intellectuel et relationnel de l'auteur ; l'empire ayant facilité les communications, effacé les divisions et tendant à réduire les particularismes, la compilation des savoirs prétend conserver des connaissances menacées de disparition. La seconde

partie (p. 77-193) a pour objet les ethnographies et la géographie de l'*Histoire naturelle*. Le chapitre 3 (p. 77-128) rapporte à la tradition ethnographique antique, structurée par des conventions littéraires et un regard ethnocentrique, les descriptions de peuple chez Pline et leur opposition symétrique aux pratiques romaines. Le chapitre 4 (p. 129-164) concerne les développements géographiques : ils adoptent une perspective à vol d'oiseau ou la forme d'un itinéraire et s'organisent autour des repères naturels ; ils s'inscrivent dans le même inventaire du monde que celui que proposent les catalogues de curiosités et de nouveautés des processions triomphales. La description primitiviste d'une peuplade de Germains, les *Chauci*, fait l'objet du chapitre 5 (p. 165-193) : aux confins du monde, dans un environnement hostile et indécis entre terre et océan, ils mettent en évidence la tension entre la Nature et la civilisation romaine, qui tire elle-même sa dignité et sa solidité de la maîtrise des contraintes naturelles. La conclusion (p. 194-216) définit la place réservée à l'*Histoire naturelle* dans un monde où l'autorité de l'empereur s'exerçait aussi sur les nouvelles découvertes. Destinée à rendre publics des savoirs restreints, vouée à assigner aux objets du réel une place dans les systèmes symbolique et économique des Romains, l'œuvre supposait une autorisation impériale. — L'ouvrage de T. M. appelle quelques réserves. L'équilibre des chapitres n'est pas assuré. Les pages consacrées à la géographie de Pline n'abordent qu'en passant le découpage administratif de l'empire, pourtant essentiel dans la perspective même de T. M. ; le rapport entre la représentation de l'espace romain chez Pline et celle de la cartographie romaine aurait mérité un développement plus approfondi. L'information bibliographique, enfin, montre quelques lacunes. Sur la nature du projet plinien, on s'étonne de l'absence de référence à V. Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien* (coll. EFR, 303), Rome, 2002. L'étude de l'ethnographie plinienne s'appuie essentiellement sur Michel Foucault et François Hartog. On ne saurait qu'approuver ces choix, mais les problèmes anthropologiques que fait émerger la description ethnographique invitaient T. M. à s'appuyer aussi sur une littérature anthropologique plus générale (à propos des stéréotypes du primitivisme, citons, p. ex., J. FABIAN, *Time and the Other*, New York, 1983 [sur le sentiment de saut dans le temps entre l'ethnographe et son objet]). Un enjeu important de l'enquête menée par T. M. est enfin celui de la construction d'un système global de savoirs répondant à la « globalisation » du monde romain. La question n'est pas posée (sur cet aspect, on pourra se reporter à l'article de J. MALITZ dans W. SCHREIBER [éd.], *Vom Imperium Romanum zum Global Village. « Globalisierungen » im Spiegel der Geschichte*, Neuried, Ars una, 2000, p. 37-52). — L'ouvrage de T. M. n'en a pas moins le mérite de faire ressortir nettement les spécificités romaines de l'œuvre plinienne en la restituant à son contexte impérial ; il apporte une contribution significative à l'ethnographie des Anciens. Destinée à un public de spécialistes, il n'en reste pas moins lisible et peut fournir, en un petit volume, une introduction vivante et passionnante à la lecture de l'*Histoire naturelle*.

P. CORDIER.

Tacitus. Histories. Book I. Edited by Cynthia DAMON (Cambridge Greek and Latin Classics), Cambridge, University Press, 2003, 12 x 18.3, XIII + 324 p., br. £ 16.95, ISBN 0-521-57822-1.

Une introduction problématique (p. 1-31) présente en dix-neuf courtes sections d'abord la vie et de l'œuvre de Tacite en général, puis, à propos du livre I des *Histoires* – on trouve alors de nombreux renvois au commentaire –, divers aspects de sa méthode historique (explication des causes, thématique, *exempla...*) et de son style (métaphores, *sententiae*, allongement des phrases, *uariatio...*), soulignant combien ceux-ci contribuent à l'interprétation des faits. Une grande place est légitimement consacrée à la comparaison avec les autres témoignages (surtout Plutarque et Suétone), considérée comme un moyen de mieux appréhender l'attitude de l'historien face à ses sources. Le texte, fourni sans traduction (p. 35-76), présente quelques variantes – signalées dans l'introduction et justifiées dans le commentaire – par rapport aux

textes pris comme référence, ceux des éditions Teubner (Heubner, 1978) et OCT (Fisher, 1911). Le commentaire (p. 77-290), bâti à partir de phrases courtes et nourri de renvois constants à la bibliographie moderne ainsi qu'aux outils de référence, en premier lieu *OLD* et *PIR*², présente rapidement chaque subdivision du texte (parfois seul le plan est donné, parfois quelques indications sur le ton adopté figurent) avant de s'attacher au détail de celui-ci, paragraphe par paragraphe. À côté de nécessaires explications sur la morphologie, la syntaxe, le vocabulaire (p. ex. les poétismes) et les figures de style, ainsi que d'éclaircissements d'ordre historique (personnages, événements, organisation de l'armée...) et géographique, on trouve, dans le prolongement des lignes de force dégagées dans l'introduction, une multitude d'observations capables de faire comprendre comment s'est constitué et « coloré » de teintes souvent sombres le discours de Tacite sur le passé. L'A. s'attache notamment à signaler autant que possible les omissions, un procédé par nature difficile à mettre en évidence, mais qui est ici soumis à toute la prudence nécessaire ; il met aussi régulièrement en évidence les péripéties de nature similaire (ce qu'on appelle parfois les « narrations géminées », mais l'expression est absente ici) qui apparaissent dans le récit de plusieurs règnes différents. — L'analyse est toutefois un peu plus sommaire pour ce qui relève de l'idéologie taciteenne, certaines affirmations semblant fort générales (p. ex., p. 91, *The clash between emperor and elite, however defined, is a theme in both of T.'s historical works*) ; les comparaisons avec les *Annales*, assez fréquentes, s'en trouvent à mon sens parfois un peu banales, car, à défaut d'un discours général qui justifie et pondère les rapprochements qui sont faits entre les deux œuvres, ceux-ci risquent d'apparaître gratuits. Dans le même sens, les échos aux autres textes ne sont pas toujours exploités, l'A. suggérant qu'il y a possibilité d'une intertextualité signifiante, mais sans toujours préciser en quoi celle-ci consisterait (par ex. *H.*, I, 10, 2 ; 43, 1 ; 44, 2...). On reprochera aussi un déséquilibre entre des commentaires nourris d'une grande érudition et d'autres qui se situent à un niveau plus strictement scolaire. Enfin, quelques notes apparaîtront superflues ; ainsi, il ne semble pas que l'emploi par un orateur de *commilitones*, qui relève essentiellement du contexte, justifie une recherche sur les états de service dans l'armée de celui qui emploie le terme. — Néanmoins, nous disposons là d'un commentaire fort complet, d'un outil indispensable pour quiconque s'intéresse non seulement au livre I des *Histoires*, mais à la façon dont Tacite écrit l'histoire ; c'est aussi dans cette mesure que ce commentaire trouve son identité à côté de ceux, classiques, de H. Heubner (1963) et G. E. F. Chilver (1979). Les appendices (p. 291-306), spécialement sur les passages parallèles chez les autres sources ainsi que sur les épigrammes et les *sententiae*, sont extrêmement précieux. Une bibliographie sélective (p. 307-317) complète le volume ; le titre le plus récent est de 2001, les ouvrages en allemand et en français sont mentionnés, mais il n'y a, outre l'édition de L. Valmaggi (1891), qu'un seul titre en italien ; le volume *ANRW* II, 33, 4, consacré à Tacite, est inégalement exploité et, s'il est fait mention des contributions de E. Aubrion (mais sa synthèse *Rhétorique et histoire chez Tacite*, Metz, 1985, n'est pas citée), E. Keitel ou T. J. Luce, on ne trouve pas celles de J. Dangel (sur la phrase oratoire), D. Longrée (sur la phrase à rallonge, un aspect qui retient pourtant l'A.), M. A. Giua ou A. Malissard ; pour les *sententiae* dans les *Histoires*, on consultera dorénavant K. STEGNER, *Die Verwendung der Sentenz in den Historien des Tacitus*, Stuttgart, 2004. Trois cartes en début de volume (Rome) ; le forum ; l'avancée de Vitellius) ; un index des mots latins et un index général. — O. DEVILLERS.

C. MACÍAS VILLALOBOS, *Ciencia de los Astros y Creencias Astrológicas en el Pensamiento de San Agustín* (Supplementa Mediterranea, 7), Madrid, Ediciones Clásicas, 2004, 14 x 20, 304 p., br., ISBN 84-7882-545-2.

Dans son œuvre, Augustin (354-430) parle souvent des astres. Quelles étaient exactement ses connaissances et ses conceptions à leur sujet ? Telles sont les questions que s'est posées C. Macías, jeune professeur à l'Université de Malaga, où un groupe

de professeurs étudie l'astronomie et l'astrologie antiques. Dans ses conclusions, C. Macías déclare qu'Augustin fut un auteur de culture presque exclusivement latine, qui connut trop peu le grec pour lire les œuvres des savants grecs sur l'astronomie et l'astrologie. Ses connaissances en ces domaines se limitaient à celles qu'il découvrit en Afrique chez Cicéron et chez les manichéens, dont il fit partie pendant 10 ans (373-383) avec l'espoir d'y découvrir la vérité, et spécialement dans leur astrologie. C'est grâce à ses progrès en astronomie qu'Augustin abandonna leur secte ; les critiques de l'astrologie par son ami Vindicius l'y aidèrent aussi, de même que les moqueries de Nebridius et les objections du Grec Carnéade, connues à travers Cicéron et Sextus Empiricus ; mais ce furent les objections de Firmin Materne qui donnèrent le coup de grâce, en fournissant deux arguments : celui des jumeaux et celui de deux personnes de milieu différent mais nées sous les mêmes astres et qui ont toutes des destinées différentes. — Dans l'œuvre du grand docteur de l'Église, on parle souvent des astres et de l'astrologie, mais sans compétences particulières, sauf sur quelques points, exactement comme chez tous les Latins cultivés. Du reste, Augustin ne se soucie guère des sciences techniques, parce qu'elles ne nous aident pas à aller à Dieu. Il n'étaie sa petite science astronomique que lorsqu'il attaque l'astrologie, qui détourne du salut le peuple chrétien. Hélas, c'est le peu de science astronomique présent dans ses œuvres qui servit de base aux connaissances astronomiques du Moyen Âge occidental et prépara la voie à la science moderne des astres à travers la redécouverte de la science grecque par les Arabes. Or les connaissances d'Augustin provenaient surtout de Cicéron, Varrus, Apulée, la Bible et ses commentateurs latins, et peut-être Pline, Vitruve... C'est principalement dans sa volumineuse *Cité de Dieu*, qu'il mit 13 ans à composer (413-426), qu'Augustin réfuta l'astrologie, car beaucoup de chrétiens croyaient au fatalisme astral, qui détruisait la liberté humaine, de même que la justice et la Providence divines. Ses arguments furent ceux de la littérature païenne, et en particulier le cas des jumeaux. Mais Augustin ignora les réponses des astrologues grecs à ces objections, faute de lire aisément le grec. Malgré sa réfutation de l'astrologie, le grand évêque ne réussit jamais à concilier la liberté humaine avec la toute-puissante Providence divine. De là sa position en faveur de la prédestination divine dans sa lutte contre les pélagiens. — Au XIII^e s., on découvrit toute la science astrologique grecque et ses réponses aux objections courantes, mais cela ne parvint pas à entamer sérieusement les convictions chrétiennes contre l'astrologie, même si Augustin avait fini par concéder une certaine influence des astres sur les corps humains... — Après la bibliographie, l'A. présente une chronologie des œuvres de saint Augustin. Pourquoi, cependant, ne pas avoir dressé un index des noms propres, qui serait bien utile ? Ce livre est une étude intéressante sur un sujet peu connu chez le grand Augustin. — B. CLAROT, s.j.

Dosithée. Grammaire latine. Texte établi, traduit et commenté par G. BONNET (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2005, 12.5 x 19.5, XXXIII + 203 p., br. EUR 48, ISBN 2-251-01441-1.

Dosithée n'est plus guère pour nous qu'un nom en tête de deux des trois manuscrits qui transmettent son *Ars grammatica* et dans des catalogues de bibliothèque. On lui attribue une grammaire latine unique en son genre, accompagnée d'une traduction grecque mot à mot, datant probablement de la seconde moitié du IV^e siècle (*GL*, VII, 376-436 Keil). Les hypothèses de J. Tolkien, qui suggère que Dosithée serait originaire d'Asie Mineure, et de B. Baldwin, qui propose de l'identifier avec le destinataire d'un billet de Julien, ne reposent que sur des bases ténues. Autant dire que la personnalité de Dosithée reste dans la pénombre. Le court manuel de grammaire transmis sous son nom reflète une doctrine classique. Après une définition assez austère de sa science (« la grammaire est la maîtrise instruite d'un langage soigné, parlé et écrit, et des textes poétiques, ainsi qu'un enseignement éprouvé de la lecture »), il aborde les notions qui ont trait à la *lectio*, maîtrise orale de la langue et pre-

mière des quatre tâches de la grammaire : accent (*de accentibus*) et ponctuation (*de distinctione*). Suivent des développements sur le son vocal (*de uoce*), les lettres (*de litteris*), les syllabes (*de syllaba* et *de communibus syllabis*), les mots (*de dictione*) et, enfin, le discours (*de oratione*), dont les huit parties sont étudiées en détail (*de nomine, de pronomine, de uerbo, de participio, de aduerbio, de praepositione, de coniunctione, de interiectione*). L'exposé laisse entrevoir les sources où la matière a été puisée : le groupe de Charisius d'une part, avec à la base Cominien (début du IV^e s.), auteur d'une *Ars* de type compilatoire perdue, et celui de Donat d'autre part ou, plus probablement, Donat lui-même. L'originalité de ce manuel réside dans la traduction grecque qui l'accompagne et qui peut être attribuée à Dosithee lui-même : traduction continue, puis, à partir du *de pronomine* (exception faite du § 33), traduction seule des mots latins cités en exemple. Cette version grecque littérale, qui ne peut être dissociée du texte latin, devait probablement avoir des visées pédagogiques. Elle devait permettre aux hellénophones de la *Pars Orientis* d'étudier le latin. L'histoire du texte et les difficultés liées à son établissement sont évoquées en détail. Cette grammaire nous est parvenue grâce à trois manuscrits : le *Sangallensis* 902 (S), le *Monacensis* 601 (M) et l'*Harleianus* 5642 (H), tous issus du même *scriptorium* de Saint-Gall et produits vers la même époque (fin du IX^e-début du X^e s.). Le premier, qui est le témoin le plus important, contient, aux folios 15v-19v, des exercices grammaticaux portant principalement sur la construction de certains verbes latins, la ponctuation, les verbes déponents, répartis selon leurs conjugaisons, certains verbes simples avec leurs composés respectifs et un choix de verbes qui présentent des formes semblables au parfait. Dans l'*explicit* suit encore un choix de 122 verbes disposés alphabétiquement, mais seulement dans l'ordre de la lettre initiale du mot. Suivent pour finir un choix d'*Hermeneumata pseudo-dositheana*. Contrairement au choix des éditeurs précédents (Keil [1880] et Tolkien [1913]), ces textes grammaticaux qui n'entretiennent pas de rapports organiques avec la grammaire n'ont pas été repris dans la présente édition. La disposition particulière du texte latin et de la version grecque pose quelques problèmes aux éditeurs modernes, surtout lorsqu'il s'agit de doter le texte d'une traduction. La page de gauche étant ici occupée par cette traduction, G. Bonnet a opté pour une présentation interlinéaire du texte grec, contrairement aux manuscrits (H et M présentent le texte en colonnes parallèles, S fait alterner un mot latin et un mot grec) et aux éditeurs modernes (Keil donne le texte grec en bas des pages, tandis que Tolkien édite la version grecque sur les pages paires). Le texte est suivi par un copieux commentaire, qui présente surtout des rapprochements avec d'autres textes grammaticaux antiques. Un appendice sur le grec des copistes présente une typologie des fautes commises par les copistes de l'*Ars* de Dosithee permettant d'évaluer le degré de connaissance graphique et de la prononciation occidentale du grec aux IX^e-X^e s. L'édition est en outre pourvue d'une brève bibliographie et d'un jeu d'index (*index exemplorum, index rerum* du commentaire, *index rerum notabilium, index scriptorum recentis aetatis* du commentaire et *index nominum et operum* du commentaire). Cette édition constitue un progrès certain pour l'étude de la grammaire antique et du bilinguisme gréco-latin à la fin de l'Antiquité. De ce point de vue, elle vient compléter la récente édition des *Hermeneumata pseudo-dositheana Leidensia* procurée par G. Flammini, autre document capital pour l'histoire de l'étude du latin dans la *Pars Orientis*.

Br. ROCHETTE.

Venance Fortunat. Poèmes. Tome III. Livres IX - XI. Appendice. In laudem sanctae Mariae. Texte établi et traduit par M. REYDELLET (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2004, 13 x 19,5, 214 p., br. EUR 48, ISBN 2-251-01434-9.

L'intérêt du contenu est triple, d'ordre anecdotique, historique, et religieux. Ainsi, avec autant de facilité qu'Ovide, Venance Fortunat versifie sur des fleurs, des châtaignes, des prunelles, sur un festin (il adorait la bonne chère)... Par ailleurs, il

célèbre le concile de Berny, loue Chilpéric et Frédégonde, Armentaria (la mère de l'évêque Grégoire, qui restaura l'église de Tours, où sont célébrés les exploits de saint Martin). Enfin, il versifie l'oraison dominicale (dont l'A. nous offre la première traduction française), le symbole des apôtres (dans un résumé proche du commentaire de Rufin) et les louanges de Marie. Si beaucoup de futilité et pas mal de rhétorique se manifestent chez Fortunat, on ne peut nier un réel talent et un don d'observation. L'édition scientifique est munie d'un appareil critique et de notes de commentaire, avec des compléments (dont un index général des personnages et des lieux).

J. FILÉE.

Syméon le nouveau théologien. Hymnes III. Texte critique et index par J. KODER. Traduction et notes par J. PARAMELLE, s.j. et L. NEYRAND, s.j. (Sources chrétiennes, 196), Paris, Les Éditions du Cerf, 2003, 12.5 x 19.5, 406 p., br. EUR 34, ISBN 2-204-07372-5.

Ce numéro 196 des Sources chrétiennes complète et termine les *Hymnes* de Syméon parues antérieurement sous les numéros 156 et 174. Syméon exprime ici sa reconnaissance à Dieu pour les grâces reçues (XLI et LVI), l'inépuisable richesse de l'Esprit-Saint dans la divinisation du chrétien (XLII). Il invite à ne pas conduire les hommes contre leur gré (XLIII, 90) et voit en l'homme l'image de Dieu et son imitateur, lorsqu'il aime ses ennemis (XLIV, 113-126). Il déclare que celui qui ne voit pas la lumière de la gloire de Dieu est pire que les aveugles (XLV), tout en préconisant l'impassibilité (XLVI, 29) et l'absence d'images impures. Il nous entretient du paradis spirituel et de l'arbre de vie (XLVII) et considère comme un honneur le discrédit enduré par fidélité à tout commandement de Dieu (XLVIII, 78). Il met en garde contre le danger d'être entraîné dans la passion dont est victime le prochain qu'on veut redresser (XLIX, 59-62). Après avoir exprimé sa contemplation apophatique de Dieu, il signale que pour celui qui n'est pas arrivé au royaume des cieux, même se trouver en dehors des châtiments de l'enfer ne servira de rien (L, 51 et 267-270). Il attribue à la lumière de l'Esprit la fuite de la passion (LI) et notre divinisation par adoption (LII), en envisageant le don du charisme propre à chacun comme un don utile à l'Eglise (LIV). Après avoir noté que l'Esprit demeure auprès de ceux qui ont gardé intacte la foi de leur baptême (LV) et que celui qui chérit Dieu hait le monde (LVII), la dernière instruction de Syméon rappelle leurs devoirs à tous les hommes, y compris pontifes et empereurs. Dans ce volume où Syméon se montre toujours original dans ses comparaisons (XLIV, 362-368 ; XLVI, 44 ; L, 282-290), on trouve plusieurs index qui rassemblent toutes les notations éparées dans les trois volumes. Outre l'index scripturaire, qui permet de voir combien la pensée de Syméon est nourrie de l'Écriture (principalement saint Paul), on trouve un important index des mots grecs qui constituera un outil indispensable pour une étude approfondie de sa doctrine et de sa spiritualité. Un dernier index est consacré aux auteurs anciens avec lesquels ce texte présente des affinités (Grégoire de Nazianze, Pseudo-Chrysostome...).

J. FILÉE.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

J. LECLANT (éd.), *Dictionnaire de l'Antiquité* (Quadrige. Dicos poche), Paris, Presses Universitaires de France, 2005, 14.5 x 20, XLVIII + 2389 p., br. EUR 49, ISBN 2-13-055018-5.

Trois mille deux cents entrées pour couvrir l'ensemble des civilisations antiques, Égypte, Asie antérieure, Grèce et Rome, avec de nombreuses inclusions telles la fin du néolithique, l'âge du bronze minoen et helladique, Méroé (Koush, Napata...), le Gandhara (Afghanistan, Ai-Khanoum, Bactriane...), Byzance primitive (Justinien,

Procope, Ravenne...) et la transition avec le haut Moyen Âge (Clovis, Geneviève, Germain d'Auxerre...), entre autres. Trois mille deux cents entrées qui concernent des personnages, des lieux, des concepts, des *realia* issus de toutes les disciplines qui travaillent à ressusciter le monde de la *Mare internum*, un monde immense mais qui comporte une réelle cohérence : de ce point de vue, le projet est audacieux, non téméraire. Des spécialistes de tous horizons, francophones pour l'écrasante majorité, y ont apporté leur concours. Le résultat final sera perçu par les uns comme impressionnant, par les autres comme passablement décousu. On ne s'en étonnera pas. Avant de passer à quelques exemples, je dirai que l'outil est un merveilleux compagnon pour ceux qui aiment à se plonger dans un dictionnaire, et suivre les renvois, ou au contraire pour en lire quelques pages et sauter du coq à l'âne, d'Appien à Approvisionnement (Grèce), puis d'Apriès à Apulée, d'Apulie et Apulum à Aqua Sulis. En général, chaque notice est suivie d'une bibliographie de quelques titres à jour. Bien des auteurs ont fait un réel effort pour y ouvrir le lecteur à quelques contributions hors-hexagone, bien que d'autres demeurent étonnamment nombrilistes. — Le lecteur qui cherche une information ponctuelle sera parfois confronté à de cruelles désillusions, car trois mille deux cents entrées ne suffisent pas, évidemment, à tout couvrir. Les choix durent être cornéliens, c'est clair. On devine, par exemple, que chaque civilisation antique s'est vu attribuer une ampleur définie, et qu'elle a fait l'objet d'un découpage interne qui ne correspond pas nécessairement à la division retenue par les autres : ainsi a-t-on un article « Archaisme (Égypte) » suivi d'un « Archaisme (Mésopotamie) », quand les archaïsmes grec ou romain n'ont pas été retenus. On a une entrée pour l'archéologie chrétienne, aérienne, classique, sous-marine et théorique, mais pas pour l'Égypte ou le Moyen Orient. Deux entrées seulement pour « Iconographie » : monde chrétien et céramique grecque, deux seulement pour les trônes (Égypte et Orient). Ces quelques exemples pourraient être multipliés à l'infini : la systématisation de l'information (parfois présente, comme pour « Onomastique » par exemple) n'a donc pas été un mot d'ordre éditorial. Si la « Police » est passée sous silence pour la Grèce et Rome, cela n'a guère d'impact. Mais quand l'enfer n'est décrit que chez les chrétiens et les Juifs, cela risque d'avoir des conséquences plus graves. Il est traité pour la Grèce, mais sous « Hadès ». — En certains cas, ces disparités deviennent gênantes : nous avons une notice pour Aba, intendant de la princesse Nitocris, divine adoratrice d'Ammon, à la fin du VII^e siècle avant J.-C., et une autre pour l'œuf d'autruche en Mésopotamie. Mais l'empereur Tibère se voit spolié d'un article personnel, quelques mots étant glissés à son égard à l'entrée (réduite) « Julio-Claudiens », alors qu'Agrippine la Jeune et Claude obtiennent chacun un articlelet. Ceci contraste aussi avec la page entière réservée à Julien d'Éclane (sur lequel je suis très heureux d'avoir appris davantage, par ailleurs), opposant au pape Zosime et combattu par Augustin. Caligula est de même relégué aux oubliettes, alors que Servius Tullius, quand même perdu dans les brouillards, certes passionnants mais impénétrables, de la tradition légendaire, reçoit une pleine colonne. — Parfois, et c'est plus sérieux, les entrées retenues défont un peu la logique, ou stimulent les méninges en matière de synonymes potentiels : qui aura l'idée d'aller voir sous « Intendance militaire romaine », par exemple ? Si les termes de logistique et d'approvisionnement viennent seuls à l'esprit, cette notice demeurera introuvable. On a une entrée à « Épigraphie latine », qui renvoie judicieusement à « Prosopographie romaine », mais pas à l'article « Inscriptions latines archaïques » (où les renvois concernent uniquement les problèmes dialectologiques), étrangement isolé, et donc perdu pour sa composante épigraphique. « Droit latin » est indépendant de « Droit romain », sans aucune référence croisée. Il y a un article « Consulat romain », mais un autre à « *Quaestores* (Droit romain) » et un autre encore à « Questeur du palais » (qui pousse à penser qu'il n'y a pas d'entrée à « Questeur » ou « Questure »). Plutôt que de donner, au début, la liste alphabétique des entrées retenues (p. XIII-XLIII), qui fait double emploi avec le dictionnaire lui-même, on aurait mieux fait de dresser un index analytique qui aurait renvoyé à des notices plus larges et mieux délimitées et, au besoin, subdivisées (comme le sont celles de Carthage ou d'Hippocrate). Au besoin aussi, on aurait pu créer des entrées de renvoi, comme : « Hadès », voir « Enfers

(Grèce) ». — Mon jugement reste donc mitigé. Ce dictionnaire ne remplacera pas, par exemple, dans le domaine classique, l'*Oxford Classical Dictionary*, dont le plan a été mieux pensé. Ceci n'enlève rien à la qualité des articles, souvent excellente, c'est une question d'organisation et d'édition. On y trouve par ailleurs quantité d'articles sur le Moyen Orient, ou l'Antiquité tardive, qu'il sera très utile d'avoir sous la main et dont l'*OCD* ne traite pas. J'appelle de tous mes vœux une seconde édition remaniée.

P. BONNECHÈRE.

L. SANTI AMANTINI (a cura di), *Dalle parole ai fatti. Relazioni intestatali e comunicazione politica nel mondo antico* (Collana « Rapporti intestatali nell'antichità », 3), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2005, XVII + 149 p., EUR 78, ISBN 88-8265-332-3.

Nata sotto la direzione del compianto Luigi Piccirilli, la collana « Relazioni intestatali nell'antichità » si arricchisce di un terzo importante volume curato da Luigi Santi Amantini, che raccoglie cinque contributi sul tema della comunicazione. Lo studio — chiarisce il curatore — individua nelle parole « l'altra faccia dei fatti », ovvero i fatti espliciti e resi di pubblico dominio attraverso il verbo. Partendo da questo assunto, la storiografia allora si presenta come « un modo di fare politica » e rivela i fatti ma anche i personaggi nonché le intenzioni che la tradizione scritta, legata alla parola appunto, ha loro attribuito. — Se Gianfranco Gaggero prende in considerazione i presunti modelli mitico-storici fatti propri dalla regina Zenobia a scopo ideologico-propagandistico, tutti gli altri lavori hanno come ambito la storia greca, sia pure con approcci differenti. Per molti versi indiretto è quello di Leonardo Paganelli, che analizza la citazione dei trattati di pace tra Sparta e Atene nella commedia di Goldoni « La famiglia dell'antiquario », fondati invece sull'analisi e la critica della documentazione letteraria ed epigrafica quelli di Francesca Gazzano, Luigi Santi Amantini, Gabriella Ottone. — *Logoi* ed *erga* sono spesso due aspetti di uno stesso progetto, che si realizza con l'azione (*ergon*) ma ha anche con il *logos* teso spesso a promuoverla e/o a giustificarla. Il *logos* diventa allora « l'altra faccia degli *erga* », come chiarisce Santi Amantini, un *modus operandi* al pari dei fatti. — La pregnanza della parola è chiara sia nei testi epigrafici (trattati, epistole reali), che in quelli letterari (frammenti dall'opera di Teopompo di Chio). In tutti i casi considerati, agli *erga* sta sottesa una terminologia precisa : dalle formule $\tau\epsilon\ \delta\acute{o}\lambda\omicron\upsilon\ \kappa\alpha\iota\ \acute{\alpha}\pi\acute{\alpha}\tau\eta\varsigma$ in Erodoto, a $\pi\iota\sigma\tau\acute{o}\varsigma\ \kappa\alpha\iota\ \acute{\alpha}\delta\omicron\lambda\omicron\varsigma$, $\delta\iota\kappa\alpha\iota\omega\varsigma\ \kappa\alpha\iota\ \acute{\alpha}\delta\omicron\lambda\omega\varsigma$, $\acute{\alpha}\delta\omicron\lambda\omega\varsigma\ \kappa\alpha\iota\ \acute{\alpha}\beta\lambda\alpha\beta\acute{\epsilon}\omega\varsigma$ nella documentazione epigrafica, al differente significato di *synthekai* e *spondai* nell'analisi critica dei frammenti 153 e 154 Jacoby di Teopompo relativi alla pace di Callia. — Dal *logos* all'*ergon* il passo è breve. La parola, specie quando assume la connotazione di linguaggio « tecnico », porta alla verifica degli *erga* e favorisce alcune conclusioni. Così le formule contro l'inganno attestate in diversi documenti epigrafici suggeriscono una diffidenza dei sia dei Greci verso i Greci che dei barbari verso i Greci ; i frammenti 153-154 Jacoby di Teopompo non costituiscono di credibilità la pace di Callia ; il passo di Fozio relativo al rientro a Chio dello stesso Teopompo può essere affiancato e letto alla luce delle lettere di Alessandro alla popolazione dell'isola. I *logoi*, dunque, hanno permesso di risalire agli *erga*, di giungere, cioè, « *Dalle parole ai fatti* », in linea appunto con le finalità del volume. — G. SQUILLACE.

La campagne antique : espace sauvage, terre domestique (Cahiers Kubaba, V), Paris, L'Harmattan, 2003, 21,5 x 13,5, 278 p., ISBN 2-7475-4977-1.

Kubaba est une jeune association dynamique dépendant de l'Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne. On lui doit déjà une dizaine de volumes parus dans sa *Revue*, dans ses *Cahiers* ou dans sa *Collection* qui, tous trois, portent son nom. Le directeur de la publication est le professeur Michel Mazoyer. L'association se veut résolument

pluridisciplinaire ; principalement centrée sur les civilisations antiques, orientales et gréco-romaines, elle entend s'ouvrir aussi à d'autres espaces et à d'autres temps.

Le présent volume propose treize contributions portant sur des sujets variés et souvent très spécialisés. Le dessein commun est de montrer les structures mentales et les idéologies diverses qui président à la division de l'espace dans les sociétés archaïques. Sont ici concernés l'Égypte, la Mésopotamie, l'Anatolie, le monde gréco-romain et aussi l'Irlande traditionnelle. Comme l'indique bien son titre « Le "territoire cultivé" et "la réserve aquatique" dans les monographies des Nomes de l'Égypte ancienne », la contribution de Sydney Aufrère (p. 9-44) étudie, à partir de textes sacrés découverts dans le temple d'Edfou, deux types d'entités territoriales qu'attestent une quarantaine de nomes, l'une à vocation agricole, l'autre constituée de bas-fonds marécageux qui recueillent les eaux de décharge du Nil. Pour être très technique, cette étude n'en est pas moins attentive aux éléments d'une symbolique religieuse liée à ces espaces. — L'article de Pedro Azara (p. 45-59), à l'intitulé énigmatique : « La règle et le serpent », contraste aussi avec le précédent par son caractère de libre réflexion. Dépourvu de références érudites, il concerne principalement le phénomène de colonisation qu'a connu de très bonne heure la Grèce antique et dont bien des mythes portent l'écho. Les deux images emblématiques du titre renvoient aux conceptions antithétiques de la terre urbanisée et de la terre vierge, de la civilisation et de la sauvagerie, la règle symbolisant le tracé régulier dont usent les fondateurs de cités, tandis que le serpent, souvent représenté dans les mythes par un dragon monstrueux, incarne le monde de l'obscur, du courbe, du fourbe et du désordre. Ces deux pôles cependant peuvent interférer : les colonisateurs sont parfois des criminels exilés et, pour créer un espace civilisé, il leur faut souvent éliminer la barbarie. — C'est l'art populaire des graffiti découverts dans des maisons de mésopotamiennes, du III^e s. de notre ère, qu'explore brièvement la contribution de Roberto Bertolino, « L'environnement de Hatra à travers ses graffiti : animaux et chasse » (p. 61-72). Cinq dessins représentant des scènes de chasse sont ici reproduits. L'auteur passe en revue les animaux qui y figurent et commente l'attitude des chasseurs. Quelques précisions sont en outre apportées au sujet la ville sainte d'Hatra, située au centre de l'Irak actuel. — Très richement documentée est l'étude, en langue italienne, d'Emanuela Borgia, « Il culto di Athéna *oreia* in Cilicia » (p. 73-89). Témoignent de cette divinité de la montagne, dont le culte a fleuri sur les pentes du Taurus, des inscriptions et des statues découvertes à proximité de sanctuaires rupestres ou dans des grottes. Du point de vue iconographique, la figure rappelle d'assez près l'Athéna parthenos. Mais des traits particuliers caractérisent son culte et donnent à penser qu'on a affaire à un cas de synchrétisme partiel avec une divinité locale, comme il en est d'autres exemples en Anatolie. Le phénomène d'hellénisation remonte sans doute à l'époque des Séleucides, lesquels n'y furent sans doute pas étrangers. — De la montagne, on revient à la ville et à la campagne environnante avec la contribution d'Olivier Casabonne, « Communauté citoyenne et exploitation du territoire en Lycie à l'époque achéménide : le cas de Xanthos » (p. 91-108). Certaines structures de la société xanthienne et leur organisation dans l'espace sont étudiées à partir de documents d'époque perse. Une mise au point critique est faite au sujet, d'une part, de la localisation et l'identité des périèques qui font partie de cette communauté, d'autre part, du « long mur » dressé à quelques kilomètres au nord de l'importante cité de Xanthos. — D³Homère à Aristophane, en passant par Hésiode, par la poésie lyrique et par la tragédie, Catherine Cousin (« Aux confins des espaces sauvages et domestiques : le royaume infernal dans la poésie et le théâtre grecs jusqu'à la fin du V^e s. av. J.-C. », p. 109-128) montre les principales variations qu'ont subies les représentations de ces espaces. La vision homérique duelle (paysage sauvage - espace domestiqué du palais d'Hadès) imprègne toute la tradition ; mais apparaissent chez Pindare et chez Aristophane, liées à des croyances nouvelles concernant l'au-delà, des terres plus accueillantes promises aux initiés. Allusion est faite aussi, chez Sophocle, à un Hadès céleste (à l'origine de cette conception, il eût fallu mentionner les pythagoriciens). Le thème est certes intéressant et certaines observations sont originales, mais le parcours est un peu rapide et néglige par trop l'abondante bibliographie sur le sujet. — Dans

une brève contribution rédigée en anglais, Massimo Cultraro (« Aspects of Spatial Configuration in Minoan Art », p. 129-138), montre à partir d'exemples comment la représentation minoenne de l'espace, tributaire d'un imaginaire social, fait alterner, non sans les combiner parfois, deux types d'espace, l'un relevant d'un monde urbanisé, l'autre dessinant des paysages naturels. Introduction méthodologique substantielle et bibliographie utile. — Le propos d'Olivier Henry (« Les *tumuli* de la confluence Méandre : Harpagos », p. 139-168) est de mettre en lumière le fait que l'installation dans cet espace stratégique de tombes monumentales à caractère lydien, datées des VI^e-V^e s. av. J.-C., répond à une volonté politique de structuration de l'espace et de contrôle territorial. Cette étude suggestive est assortie d'une description détaillée des *tumuli* et de plusieurs dessins. — On reste en Asie Mineure, mais en remontant le temps, avec la contribution de Michel Mazoyer, « Les divinités de la campagne dans le panthéon hittite », p. 169-183. Sont distinguées et passées en revue les divinités qui relèvent du monde agraire, et donc de la campagne domestiquée dont Télipinu est la figure principale, et celles qui peuplent la campagne sauvage qu'habitent des esprits redoutables et des divinités farouches qui se livrent à la chasse ; ce second type d'espace est aussi le lieu des initiations et des rites de purification. La déesse Inara, sœur de Télipinu, joue un rôle d'intermédiaire entre les deux mondes. — Les récits, les calendriers et les rites associés au souvenir des deux saints patrons de l'Irlande, attestent que ce pays, qui n'a pas connu la romanisation, s'est christianisé par lui-même, tout en restant celtique, sainte Brigitte ayant pris le relais d'une divinité ancienne fortement enracinée dans la terre indigène, saint Patrick incarnant davantage la foi monothéiste et lié quant à lui à une culture de type urbain. Tel est l'enseignement de l'exposé, bref mais significatif et renvoyant à une riche bibliographie, que l'on doit à Sylvie Muller, « Brigitte et Patrick d'Irlande : saint / sainte, campagne / ville, polythéisme / monothéisme », p. 185-195. — En rapport avec le thème général de l'ouvrage, Jorge Pérez Rey (« La campagne civilisée dans l'œuvre de Juan Gil-Albert : mythe antique et réalité moderne », p. 197-215), présente un auteur espagnol contemporain dont il cite plusieurs extraits dans leur langue originale ainsi qu'un poème traduit sur « La campagne ». Très belle photo de l'écrivain, p. 215. — On en revient plus directement à l'Antiquité grecque avec l'étude d'Isabelle Pimouguet-Pedarros, « Le paysage rural et ses contraintes. Le territoire continental de Rhodes à l'époque hellénistique », p. 217-246. Sont successivement et méthodiquement examinés, sur base des écrits anciens confrontés aux données topographiques et archéologiques, les productions de cette terre carienne (polyculture, dominée par la vigne, et élevage), les règlements auxquels elles étaient soumises, l'habitat hétérogène, tantôt regroupé dans des villages, tantôt dispersé, les voies de communication ainsi que les moyens de défense de ces zones qui, marquées par le travail des hommes et génératrices de richesse, étaient fort exposées au pillage. — C'est une étude de géographie historique portant sur le sud de l'Anatolie qui clôture la série des contributions : Alexis Porcher, « Populations rurales et exploitation du territoire en Pisidie gréco-romaine », p. 247-260. Les Pisidiens ont gardé longtemps une réputation de montagnards un peu sauvages et rebelles, mais la région a connu, aux époques hellénistique et romaine, un développement urbain, économique et politique important, comme en témoigne, par exemple, la ville de Sagalassos. Les ressources principales (forêts, oliveraies, céréales, élevage) n'en ont pas moins perduré et l'antique culture pastorale y est restée vivace.

Le volume comprend encore *in fine* quatre notices bibliographiques, un hommage de R. Lebrun aux hittitologues P. Laporte et E. Cavaignac ainsi que deux pages de poésie. Comme on a pu le voir, c'est de la grande diversité des sujets traités que cet ouvrage tire surtout son originalité. Une introduction et des conclusions appropriées auraient pu contribuer à mettre davantage en relief le grand intérêt du thème choisi.

A. MOTTE.

Jacqueline DE ROMILLY, *L'élan démocratique dans l'Athènes ancienne*, Paris, de Fallois, 2005, 15.5 x 22.5, 151 p., br. EUR 16, ISBN 2-87706-556-1.

À l'heure où la démocratie n'est pas toujours vécue comme elle le devrait, où elle est même imposée à des peuples qui n'y ont pas été préparés, ce livre nous apporte une bouffée d'air frais en nous rappelant les origines d'une manière de vivre ensemble qui fut pratiquée avec plus ou moins de succès. Les Athéniens ont magnifié l'importance de la parole dans la vie publique. Animés d'un désir de liberté sans précédent, ils ont cru possible de « saisir et [de] fixer pour l'avenir de grandes vérités à la mesure de l'homme en général » (p. 46). Cette recherche de la vérité a débordé la vie politique pour s'épanouir dans la littérature : l'A. retient surtout l'histoire et la tragédie. De là se dégagent des valeurs, celles de la démocratie Athènes, qui peuvent encore avoir aujourd'hui – à la lecture d'abord – un effet stimulant : c'est l'image de la tolérance et de l'ouverture, à condition de respecter les lois qui assurent un équilibre entre la liberté individuelle et l'ouverture à tous. Un idéal ? Sans aucun doute, mais aussi un élan de vie ! Les Athéniens rendaient eux-mêmes la justice, ce qui influença leur vie. Les juges qu'on pourrait plutôt appeler « jurés » étaient tirés au sort et plusieurs centaines siégeaient pour chaque affaire ; pas d'avocats, chacun, conseillé bien sûr, devant plaider sa propre cause ; un temps de plaidoirie mesuré par la clepsydre. Éloquence politique et éloquence judiciaire étaient entremêlées. N'importe quel citoyen pouvait tenter une action si la poursuite visait un magistrat (!) ou s'il voyait que l'intérêt de la patrie était en jeu. C'est ainsi que se forgeait et se développait tout un art des plaideurs, qui allait même influencer la littérature ; et l'A. de citer en exemple Thucydide et Euripide, où se retrouvent ce souci de discuter les responsabilités et l'explication des conduites humaines. Mais l'élan originel a évolué et a été menacé ; Aristophane, dans *Les guêpes*, le suggère avec cette finesse qu'on lui connaît. Les Athéniens ont vécu leur théâtre, où ils retrouvent dans les légendes « l'image d'expressions humaines valables pour tous les temps » (p. 97), même si les sujets traités étaient parfois monstrueux. Une évolution s'est cependant faite, dès le début du V^e siècle, dans le choix des mythes et des sujets : Œdipe et Héraclès ont pu toucher davantage les spectateurs. Mais « que reste-t-il alors du mythe dans la tragédie ? » se demande l'A., « quel rôle y garde-t-il en dépit de tout ? » (p. 116.) L'élan démocratique rencontre ici ou bien ses limites ou bien un moyen de mieux se développer. Le mythe a perdu de sa force et s'est cantonné dans les chants du chœur, sans pourtant disparaître. Le mythe a été « un moyen d'expression pour n'importe quelle réflexion sur l'homme » (p. 126). De nos jours, il semble qu'on assiste à une sorte de renouveau du mythe, dans le cinéma, dans le roman. Aujourd'hui, il n'y a évidemment plus de place pour une démocratie directe comme dans l'Athènes du V^e siècle avant notre ère. Nous pouvons cependant en tirer des leçons : nous avons besoin d'un peu plus de participation, de plus de sens de la collectivité et de plus d'enthousiasme – enthousiasme que l'on perçoit toujours chez notre A. et qui n'a jamais failli au cours d'une vie si riche non seulement en études, mais aussi en engagements ! Oui, le passé peut toujours inspirer l'avenir. – M. HAVELANGE.

Jacqueline DE ROMILLY, *L'invention de l'histoire politique chez Thucydide* (Études de littérature ancienne, 15), Paris, Éditions ENS / Rue d'Ulm, 2005, 16 x 24.5, 272 p., br. EUR 20, ISBN 2-7288-0351-X.

Ce livre regroupe des articles et conférences consacrés par l'A. à Thucydide, inventeur de l'histoire politique (cf. « Source des textes », p. 271-272). Il en ressort qu'à l'inverse d'Hérodote – à l'affût du concret et du pittoresque –, Thucydide refuse le particulier et recherche la cause la plus vraie, dans un double effort de simplification et d'analyse. Quant à l'objectivité dans l'historiographie grecque, elle ne se limite pas aux strictes données concrètes, mais doit chercher le vrai au-delà de l'apparence et l'éternel au-delà du changement. Si Thucydide fait commencer le

monde avec le besoin plutôt qu'avec l'âge d'or, il oppose aussi le brillant homme d'autrefois à ses tristes successeurs (II, 65, 8-10). À côté des prévisions non vérifiées dans son œuvre, notons que celles qui s'avèrent exactes sont celles qui offrent au sort le moins de prise. La tendance de Thucydide à la généralité dans l'histoire se rencontre dans le discours des Lacédémoniens (IV, 17-20), à propos du tribut versé par les alliés d'Athènes, sans que soit mentionné le transfert du trésor de la Ligue à Athènes en 454 av. J.-C. La confrontation de l'usage que font Thucydide et Plutarque de la citation révèle que, chez Thucydide, tout était centré sur le comportement et le destin d'Athènes, tandis que Plutarque s'intéressait davantage à ceux des individus. À propos des problèmes de politique intérieure, Thucydide écarte les détails du quotidien pour donner toute son attention aux grandes évolutions. Dans l'article sur « Alcibiade et le mélange entre jeunes et vieux », politique et médecine se mêlent : à l'instar du mélange harmonieux et modéré dans le corps humain, Alcibiade, chez Thucydide, préconise une étroite association de tous ceux qui composent la cité. Par ailleurs, comme Euripide dans *Les Suppliantes*, on rencontre chez Thucydide la même prise de position à l'encontre de l'ambition et du goût de la guerre parmi la jeunesse. Après avoir cité les premiers emplois d'ὁμόνοια (Héraclite, Hérodote, I, 65, Diodore), l'A. fait observer que Thucydide, totalement engagé dans l'histoire de la guerre, se soucie assez peu de discussions théoriques sur les régimes et vertus, au contraire de Platon et d'Isocrate, chez qui le débat théorique est devenu central. Thucydide et Platon sont unanimes à voir dans la poursuite du plaisir un des défauts risquant de perdre la démocratie ; mais, alors que Platon, dans le *Gorgias* 518 e, condamne tous ceux qui ont grandi Athènes en lui donnant une enflure malsaine, Thucydide, au contraire, exalte leurs mérites et critique le plaisir comme agent dans les décisions, mais non comme but dans l'existence. L'optimisme de Thucydide ne consiste pas à nier le malheur mais à le dominer et à l'utiliser. Face aux incursions terrestres d'Archidamos contre Athènes et aux réactions instinctives des Athéniens, Périclès incarne, chez Thucydide, la raison qui s'y oppose. – J. FILÉE.

E. LÉVY, *Sparte. Histoire politique et sociale jusqu'à la conquête romaine* (Points Histoire), Paris, Seuil, 2003, 11 x 18, 364 p., br., ISBN 2-02-032453-9.

Après nous avoir informés sur la formation de Sparte (cadre géographique, phases achéenne et dorienne, expansion lors des guerres de Messénie, naissance du régime et de l'idéologie, illustrée par la « grande *rhètra* » et le poète Tyrnée), l'A. expose l'organisation sociale : éducation collective (*agôgè*), repas collectifs (*syssities*), possession d'un *klèros* ou domaine, épreuve de la cryptie, sans oublier les relations entre les *homoioi* (ou citoyens à part entière), les périèques de la périphérie (sans droit politique) et les hilotes (au statut d'esclave). En ce qui concerne le système politique, l'A. évoque successivement les deux rois aux pouvoirs religieux et militaires (concurrencés au V^e siècle av. J.-C par la navarchie, avec un renouveau sous Agésilas), les éphores ou surveillants (puissance exécutive), la gérousie (comprenant 28 membres), et l'assemblée. Il envisage ensuite les relations entre Sparte et le monde extérieur à partir du milieu du VI^e siècle jusqu'à 362 av. J.-C, la maîtrise de Sparte sur la ligue du Péloponnèse, ses relations avec les Perses et Athènes, avant d'aborder la décadence et les révolutions du IV^e siècle à 146 av. J.-C (dégénérescence de l'idéal civique depuis les Thermopyles jusqu'à Leuctres). L'A. retrace les figures d'Agis IV (242-227), de Cléomène III (227-222) défait à Sellasie, la période de trouble des années 222-207, la personnalité de Nabis (207-192), et s'intéresse à la position de Sparte, tiraillée entre la ligue achéenne et Rome (192-146). Dans sa conclusion, l'A. fait remarquer qu'au sein d'une compétition permanente au service du conformisme, il fallait faire mieux que les autres mais ne pas agir différemment. Par ailleurs, après le danger perse venu de l'extérieur, le danger surgit de l'intérieur, avec la réduction du nombre des *homoioi* et les risques de dissolution de la ligue du Péloponnèse. Après la victoire de 404 sur Athènes, Sparte commet l'erreur de se lancer dans un impérialisme

démessuré, à un moment où la cité souffrait d'oliganthropie, sans se décider aux réformes indispensables. L'ouvrage se termine par une chronologie sommaire, plusieurs cartes, une liste d'orientation bibliographique, un index des hommes et des dieux, des toponymes et des ethniques, et une table des matières. – J. FILÉE.

Susan TREGGIARI, *Roman Social History* (Classical Foundations), London - New York, Routledge, 2001, 13 x 20, XIII + 170 p., br. £ 9.99, ISBN 0-415-19522-5.

Roman Social History was written as a student guide for Roman Social History. The aim of the book has been only partly fulfilled since it focuses on the western part of the Roman Empire. — In the Introduction there are many basic definitions and information on terms and topics like « history », « historiography », « historians », « time », « space », « Social history », « Roman history », « the development of scholarship in Roman history », « Roman Social history ». Apart from the very comprehensive treatment of Roman Social History, all the others are on too basic a level to be really useful. — Chapter 2 is devoted to the evidence on social history. Literary texts are divided into Latin (of the various periods from Republican to Late Roman, i.e. from 240 B.C. to AD 235) and Greek. Discussion is also provided of juristic texts, archaeological data and artifacts, epigraphy and papyrology. This could be considered a very useful chapter for a beginner on Roman Social History, yet there is no mention of basic epigraphic collections and journals, such as *ZPE*, *SEG*, *IG*, *IK*, *MAMA* etc, indispensable for the study of Roman Social History, particularly of the eastern part of the Empire. — In Chapter 3, T. gives a short but compact and comprehensive outline of Roman Society. Two interesting case studies, « Tullia » and « How holy was the house? », are deployed in a very intelligent way in chapter 5. Nevertheless the case of Tullia is a special example of Roman Social History since there is a good deal of evidence concerning it. What happens in cases where we have to integrate a small number of pieces of evidence in order to create a family tree and the careers of its members? — The next chapter, « How to get further into the subject », is a useful guide for research on the evidence for Roman Social History. T. offers interesting guidelines such as how to find some scholarly societies (centers specialising in Roman Onomastics such as: Institute of Greek and Roman Antiquity / NHRF, P. Paris / Bordeaux III, Institutum Classicum Universitatis Helsingiensis, could be added), encyclopaedias, bibliographies, reviews of the current state of scholarship, articles and review articles, epigraphic and prosopographical collections, CD-Roms and sites on the Internet and the Web and finally journals. With regard to the part called « doing the writing », bits of advice such as those about the hours a day you should spend in order to write a Thesis, a book or an article are rather superficial or even inapplicable in humanities. The bibliography cited is mostly in English and is related to the western part of the Empire. — In general, *Roman Social History* could be considered as a useful guide for students who study the western part of the Roman World, although it seems to address undergraduates mostly in English Colleges and Universities. But is there not more? — G. A. ZACHOS.

Mara STERNINI, *La romanizzazione della Sabina Tiberina* (Bibliotheca Archaeologica, 13), Bari, Edipuglia, 2004, 21.5 x 30.5, 230 p., rel. EUR 42, ISBN 88-7228-399-X.

Questo volume di Mara Sternini è fondamentalmente volto alla presentazione di un inventario dei ritrovamenti archeologici della Sabina. A tale inventario, che interessa diciassette comuni in ordine alfabetico, è dedicato il terzo capitolo, il più ampio del libro. I primi due riguardano rispettivamente la storia degli studi e le fasi della romanizzazione della Sabina (per un termine di confronto si vedano le proposte di ricostruzione storica delle fasi di occupazione romana in un'opera recente, per quanto discu-

tibile, di E. Hermon, *Habiter et partager la terre avant les Gracques*, Coll. Ec. Fr. de Rome 286, Rome, 2001). Il libro è chiuso da un breve saggio di Giulia Frustalupi che illustra le possibilità di impiego della tecnologia G. I. S. per la ricostruzione della Sabina romana. Questo lavoro risulterà indubbiamente molto utile per future ricerche sulla regione e come base di partenza per approfondimenti per questioni specifiche, come ad esempio quella delle trasformazioni delle strutture agrarie della regione tra Tarda Antichità ed Alto Medioevo. Esso fa convenientemente il punto dei molti studi archeologici, topografici ed epigrafici che hanno interessato la Sabina nell'ultimo ventennio del secolo scorso (risultati importanti stanno emergendo dalla ripresa del *Tiber Valley Project* condotto dalla British School di Roma sotto la direzione di H. Patterson : cfr. H. DI GIUSEPPE, M. SANSONI, J. WILLIAMS, R. WITCHER, « The Sabinensis Ager Revisited : A Field Survey in the Sabina Tiberina », *PBSR* 70 (2002), p. 99-149) Tra i meriti della S. vorrei qui segnalare la sua valorizzazione delle ricerche condotte alla fine del XIX secolo nel territorio di Poggio Mirteto da un erudito locale, Ercole Nardi, che era medico ed ispettore onorario agli Scavi e ai Monumenti della sua città. Tali ricerche ebbero esito in un manoscritto, composto di 22 fascicoli, che, se pur datato 1885, fu corretto anche in anni successivi e fu corredato con piante dettagliate e fotografie. Oggi è conservato presso la Biblioteca dell'Istituto di Archeologia e Storia dell'Arte di Palazzo Venezia. Il merito del lavoro del Nardi (la S. precisa che il Comune di Poggio Mirteto sta promuovendo la pubblicazione anastatica del manoscritto a cura del dott. Dario Scarpati), come risulta anche dagli ampi estratti riprodotti in questo volume, risiede fondamentalmente nell'averci conservato documentazione di monumenti che sono poi scomparsi, in qualche caso anche completamente, come le cosiddette Terme di Volpignano, una villa di età tardoantica. — Un ulteriore motivo di interesse del libro risiede nello studio prosopografico delle famiglie della Sabina tiberina. Malgrado i limiti che il materiale epigrafico sinora rinvenuto presenta – le iscrizioni, per quanto ampia sia l'estensione del territorio preso in esame, sono di numero relativamente scarso e talvolta molto frammentarie – il suo esame ha consentito alla S. di ricostruire un quadro sufficientemente articolato delle famiglie che erano legate a questo territorio o per nascita o per acquisizione di proprietà. – A. MARCONE.

D. SHOTTER, *The Fall of the Roman Republic*. Second edition (Lancaster Pamphlets in Ancient History), London - New York, Routledge, 2005, 13.5 x 21.5, 122 p., br. US \$ 9.99, ISBN 0-415-31940-4.

The reappearance, in a second addition, of this unpretentious but useful little book is to be welcomed. Plainly aiming at the beginner the author first sketches the effects on Rome of the growth of empire and then narrates the story of the downfall of the republic from the Gracchi to Augustus. Readers of the sort envisaged often find the workings of the government of the republic puzzling so Shotter provides a helpful chapter and two appendices on the constitution. The bibliography has one or two gaps and is confined to works in English. Nonetheless it is ample in scope and provides plenty of opportunity to take study of the period further. – A. KEAVENEY.

Alain FERDIÈRE, *Les Gaules (Provinces des Gaules et Germanies, Provinces Alpines) II^e siècle av. - V^e siècle apr. J.-C.* (Collection U. Histoire), Paris, Armand Colin, 2005, 16 x 24, 447 p., br. EUR 33, ISBN 2-200-26369-4.

L'ouvrage comprend quatre parties. Dans la première, il est question des sources textuelles, épigraphiques, iconographiques et archéologiques relatives aux territoires gaulois depuis le V^e siècle jusqu'à la conquête de la Transalpine ; sont évoqués également la colonisation grecque et les contacts avec le monde méditerranéen. La deuxième retrace l'état culturel et économique des Gaules de la fin du II^e siècle av.

J.-C. à Auguste (La Tène finale) ainsi que la Guerre des Gaules (58-50). La troisième partie s'étend jusqu'au II^e siècle et envisage l'organisation administrative et les institutions, la révolte de Florus et Sacrovir, la conquête de la Bretagne, la révolte de Vindex, l'état de la Gaule sous les Flaviens (69-96), les Antonins, Commode, l'urbanisation des Gaules sous le Haut-Empire, l'évergétisme, l'état des campagnes, l'artisanat, les échanges commerciaux, la religion et les pratiques funéraires, la vie quotidienne. La quatrième partie concerne l'Antiquité tardive du Bas-Empire : apparition de l'anarchie militaire, après la paix relative sous les Sévères ; prise de pouvoir des empereurs gaulois ; vague d'invasion depuis Aurélien jusqu'à Dioclétien ; reprise en mains des Romains, avec l'instauration sous Dioclétien de la Tétrarchie ; révolte de Carausius ; accession de Constantin le Grand, de Constance II et de Julien ; réformes et institutions du Bas-Empire ; établissement des Valentinien, Théodose, usurpation de Constantin III, mise en place de la germanisation de la Gaule ; invasion des Huns d'Attila, et chute de l'empire d'Occident sous Romulus Augustule. — De ces recherches, il se dégage que la période romaine en Gaule apporta un grand changement entre la fin de l'Âge du Fer et le Haut Moyen Âge. Point de renaissance indigène à partir du III^e siècle, mais la mise en place d'une nouvelle culture différente de celle du Haut Empire. Point non plus de romanisation au sens strict du terme, mais une acculturation gallo-romaine, avec fusion de ses deux composantes. De très nombreux encadrés bibliographiques étayaient les propos de l'A., dont l'ouvrage comprend finalement le relevé des sources textuelles, un glossaire, une bibliographie, des index de noms propres et communs, une table des figures et une table des matières. Le travail d'A. Ferdière est un modèle au contenu d'une densité et d'une érudition exemplaires, où l'on peut toutefois regretter la présence de plusieurs coquilles typographiques. — J. FILÉE.

C. R. WHITTAKER, *Rome and its Frontiers. The Dynamics of Empire*, London - New York, Routledge, 2004, 16.5 x 24, X + 246 p., rel. £ 55, ISBN 0-415-31200-0.

In questo volume sono raccolti dieci significativi saggi di C. R. Whittaker, alcuni dei quali pubblicati qui per la prima volta, che affrontano in modo brillante e aggiornato un tema altamente controverso e di attualità, quello delle frontiere dell'Impero romano e, in ultima analisi, quello di Impero *tout court*. W è oggi uno dei massimi specialisti in questo campo : ricordiamo che è autore di una monografia specifica, *Frontiers of the Roman Empire. A Social and Economic Study*, Baltimore - London, 1994, in cui già si sottolineava come le frontiere romane non possano intendersi come linee di frontiera unitarie ma bensì come sistemi complessi che interessano aree ampie. Il lettore, anche non specialista di mondo antico, può trovare ragione di interesse in un affascinante itinerario che lo porta a seguire una trama che si snoda dalla Scozia sino al deserto egiziano e all'India. A un saggio introduttivo, in cui si danno i termini essenziali del dibattito in corso (*Where Are the Roman Frontiers Now? : An Introduction*) ne segue un altro (*Grand Strategy or just a Grand Debate?*) in cui W. discute con ironia le tesi svolte nel 1976 da E. LUTTWAK in un libro, *The Grand Strategy of the Roman Empire*, che ha avuto grande fortuna anche in ragione della posizione dello studioso americano all'interno dell'amministrazione Reagan. Il terzo saggio (*The Importance of the Invasions of the Later Roman Empire. Can historians be trusted?*) è dedicato a una rilettura critica delle fonti letterarie sulle grandi invasioni barbariche di V secolo. Esso può essere utilmente letto anche in riferimento all'attuale dibattito in corso sulla periodizzazione della Tarda Antichità (si vedano, tra l'altro, i contributi raccolti da E. Lo CASCIO in *Studi Storici* 45 [2004]). Tra quelli successivi una segnalazione particolare per la sua originalità merita il quarto, *Mental Maps and Frontiers. Seeing like a Roman*, in cui W. riesamina con molto rigore e con nuove idee i problemi relativi agli itinerari e all'uso di carte geografiche nell'Impero romano (per significativi punti di contatto e di confronto si veda D. BUISSET, *The Mapmaker's Quest : Depicting new Worlds in Renaissance Europe*, Oxford, 2003).

Dalla verifica dei risultati conseguiti dai Romani nella geografia e nella cartografia e dal modo in cui essi percepivano il mondo e l'organizzazione del suo spazio si può certamente pervenire a ipotesi attendibili sul loro concetto di frontiera. Il quinto saggio (*Supplying the Army. The Evidence from the Frontier Fort of Vindolanda*) riguarda più specificamente la storia economica e quella militare mentre il sesto (*Sex on the Frontier*) ha un taglio più propriamente antropologico. I contributi sette e otto (*To Reach Out to India and Pursue the Dawn'. The Roman View of India e Indian Trade within the Roman Imperial Network*) riguardano le relazioni tra Roma e l'India, vale a dire uno dei temi sui quali si è a lungo incentrata l'attività di ricerca di W. Gli ultimi due saggi hanno evidenti riflessi anche per la recente storia europea sino ai giorni nostri. Il nono, *Roman Frontiers and European Perceptions*, mostra con esempi significativi come una certa idea di frontiera romana sia ancora viva. Nel decimo e ultimo, *The Use and Abuse of Immigrants in the Later Roman Empire*, W. suggerisce come la politica delle frontiere aperte perseguita dall'Impero romano possa fornire lezioni utili anche agli attuali leaders politici del nostro continente. — A. MARCONE.

Michael MAAS (éd.), *The Cambridge Companion to the Age of Justinian*, Cambridge, University Press, 2005, 15.5 x 23, XXVII + 5 cartes + 626 p., br. £ 19.99 / US \$ 34.99, br. ISBN 0-521-52071-1, rel. £ 45 / US \$ 75, ISBN 0-521-81746-3.

Vingt spécialistes, allant de l'Australie à l'Autriche, avec prédominance des USA et du Royaume Uni, étudient les différents aspects du VI^e s., dominé par les quarante ans du règne de Justinien, entre 527 et 565. Ce fut un siècle de transition entre les époques romaine et byzantine, avec déplacement du centre de l'Empire de Rome à Constantinople, qui redevint Byzance. On passe de l'Antiquité au Moyen Âge. Au lieu de tenter de résumer la pensée de vingt auteurs, mieux vaut reprendre celle de l'éditeur, M. Maas, qui ouvre ce gros volume et présente un bon reflet de la pensée de ses collaborateurs. — Justinien a fasciné tous les historiens et on l'a comparé à Napoléon ou à Staline pour ses projets de domination du monde (avec la même absence de scrupules...), tandis que l'Église orthodoxe l'a canonisé ! Par contre, les caractères spécifiques de cette période restent mal connus et ce fait justifie l'intention qu'a ce livre de mieux étudier cette période de transition ; l'œuvre comporte quatre parties : structures et idéologies de l'Empire (8 articles), religion et philosophie (5), arts et littérature (2), peuples et communautés (5), avec de nombreuses reproductions, 9 plans et 16 cartes. — Justinien (483-565) naquit dans une famille paysanne de Macédoine où l'on parlait latin. Solide officier sans enfants, son oncle, Justin, emmena avec lui à Constantinople ce garçon de 10-12 ans pour lui faire donner une bonne éducation. Le neveu apprit rapidement par lui-même la politique, avec le goût de l'intrigue. Dès la mort de l'Empereur, en 518, le neveu agit dans les coulisses pour faire nommer à ce poste son oncle Justin, et aurait fait exécuter ensuite plusieurs de ses rivaux qui restaient dangereux. Nommé consul en 521, il épousa une ancienne prostituée, Théodora, qui devint pieuse et fut une excellente conseillère pour son mari. En 527, Justin nomma son neveu co-empereur et mourut 4 mois plus tard. Le premier souci du nouvel empereur fut de renforcer l'ordre dans ses terres. À cet effet, il utilisa les lois romaines à partir d'Hadrien et les fit coordonner par une commission qui publia, dès 529, le *Code Justinien*, puis, en 530, le *Digeste*, avec la jurisprudence romaine depuis Caligula, et enfin les *Institutes*, manuel pour faciliter les études légales. Justinien fit savoir que, par ces codes de lois, Dieu confiait au seul Empereur le gouvernement de l'Empire, afin d'instaurer sur terre l'ordre divin céleste, conception reprise ensuite par bien des royaumes en Europe. L'unité et l'ordre dans l'Empire exigeaient une seule foi chrétienne et, dès lors, la suppression des hérétiques et des païens. — Dès 527, cependant, Justinien dut résister aux assauts des Perses et conclut une paix avec eux, en 532 ; mais, cette même année, il eut à réprimer à Constantinople une révolte contre la nomination de certains de ses fonctionnaires. Les mutins incendièrent une partie de la ville et se regroupèrent dans l'immense stade, où

l'empereur les fit massacrer sans pitié. Pour remplacer une église incendiée, il lança la construction de Sainte-Sophie, ainsi que tout un programme de monuments dans l'Empire. En tant que successeur de l'Empire romain disparu en 476, Justinien voulut dès 533 reconquérir tout l'ancien Empire de Rome. Son général Bélisaire conquiert facilement l'Afrique du Nord, mais mit vingt-cinq ans à récupérer l'Italie ostro-gothique et le Sud de l'Espagne. Dès 540, les difficultés s'accumulèrent : reprise des attaques perses, terrible peste de 542 (peste noire ou peste bubonique) qui ravagea la Méditerranée et faillit emporter l'empereur. 543 fut une année marquée par les luttes dites des « trois chapitres », entre partisans et adversaires du concile de Chalcédoine (451, à propos du Christ, qui aurait une ou deux « natures »). Justinien prétendit mettre tout le monde d'accord, avec un texte de sa composition, et s'attira la réprobation générale, pour avoir voulu se mêler du domaine religieux. La fin du règne fut décevante : mort de Théodora, en 548, chute de la coupole de Sainte-Sophie, invasion des Slaves et des Huns jusque sous les murs de la capitale, fort tremblement de terre, soulèvement pour écarter le vieil empereur. Le second concile de Constantinople, en 553, élargit la faille entre les Églises d'Orient et celles d'Occident et fit naître une Église monophysite bien organisée dans le Proche-Orient, mais confirma le droit impérial à intervenir dans les doctrines religieuses. Justinien mourut en 565, avec un amer sentiment d'échec. Ses successeurs conservèrent ses grandes orientations, avec des succès divers. — Quel fut le contexte politique et socio-économique de ce règne ? On a vu le peu de succès de la reconquête de l'Occident romain ; au Nord et à l'Est, les envahisseurs furent nombreux : Germains, Slaves, Avars, Huns, Turcs et surtout Perses ; seuls, au Sud, les Arabes ne posèrent pas de problèmes. L'économie régresa peu à peu à l'Ouest, faute d'une administration solide, et la peste qui emporta des millions de personnes désorganisa les échanges, qui devinrent de plus en plus locaux, surtout après la conquête de la Syrie par les Perses. Dans le domaine religieux, Justinien ne parvint pas à concilier les partisans d'une ou de deux natures dans le Christ, faute de s'entendre sur la définition du mot « nature ». Ce n'est que vers 1990 que catholiques et monophysites reprirent une discussion apaisée, et conclurent que tous pensaient au fond la même chose ! Justinien s'attaqua aussi aux païens grecs et romains polythéistes, surtout paysans — malgré quelques intellectuels — ; il interdit le polythéisme et le punit de mort ou de confiscation de tous les biens. Les Juifs, peu nombreux, ne furent pas inquiétés. Justinien ne réussit que partiellement à unifier la foi de ses sujets, pour unifier l'Empire contre les envahisseurs ; mais il réussit à s'attribuer un rôle dans la religion chrétienne, rôle qui fixa les règles de la communauté religieuse byzantine à travers le Moyen Âge. — Du point de vue intellectuel, ce fut une époque de transition entre le passé classique et le futur byzantin. Très tôt, le système éducatif romain s'écroula, ce qui entraîna des changements dans la vie civile et la politique impériale. La fusion et la codification de plusieurs types de connaissances eut d'abord des effets utiles et conservateurs en plusieurs domaines ; mais, bien vite, l'influence chrétienne grandissante finit par briser les liens avec le riche passé grec et païen. La pensée chrétienne orienta bientôt tous les domaines, et la pensée grecque s'effaça progressivement. Les connaissances furent regroupées, et unifiées dans un sens chrétien, tandis qu'on fermait les écoles grecques païennes, perdant ainsi le contact avec la pensée antique. Certains tentèrent de sauver l'héritage ancien en condensant l'essentiel de la pensée grecque dans des manuels à l'usage des étudiants. En Italie, Cassiodore se hâta de faire copier les livres grecs sur les sciences. Procope de Gaza, pour sa part, lança la mode des « chaînes » qui fournissaient sur certains sujets des textes tirés d'auteurs faisant autorité ; mais, bientôt, les gens se contentèrent de ces citations, sans retourner aux textes originaux. Ce type d'écrits eut beaucoup de succès au Moyen Âge. Dans ces conditions, l'éducation passa aux mains d'éducateurs chrétiens, qui laissèrent peu de place à l'éducation classique, sans la supprimer totalement. — Constantinople devint une vraie capitale chrétienne, où la volonté divine était notifiée par l'Empereur, intermédiaire de Dieu en politique. Des célébrations rituelles, dans l'hippodrome et au Sénat, rappelaient cette fonction impériale, qui reliait le passé romain au présent chrétien et reflétait le Royaume céleste. De cette façon, la capitale devint un pôle qui attira chez elle presque toutes les élites

locales (un peu comme Versailles au temps de Louis XIV). Alors que Justinien avait le latin comme langue maternelle, et fit rédiger en latin son code de lois romaines, la langue grecque devint la langue usuelle et religieuse, et même la langue de tout l'Empire. L'empereur fit de sa personne le centre du loyalisme politique et religieux, et se fit servir comme on servait Dieu. Les citoyens devinrent ses « sujets », unis par la foi et non plus par la loi, car Justinien prétendait recevoir directement son autorité de Dieu seul, ce qui l'instituait comme source et interprète de la loi. Ce souci d'instaurer un Empire chrétien créa une évolution sociale et une civilisation originales, qui fit de Byzance la nouvelle Rome. — On devine par ces quelques notes la richesse de ce recueil qui éclaire bon nombre de domaines mal connus jusqu'ici.

B. CLAROT, s.j.

Chris WICKHAM, *Framing the Early Middle Ages. Europe and the Mediterranean, 400-800*, Oxford, University Press, 2005, 16 x 24, XXVIII + 990 p., rel., ISBN 0-19-926449-X.

Avec la croissance exponentielle des travaux historiques et archéologiques, on aurait pu croire à jamais révolue cette époque où des savants avaient l'audace de transgresser le compartimentage traditionnel du savoir historique pour proposer une vision du passé à la fois originale et fondée sur une connaissance éprouvée des sources. Après M. McCormick, il y a cinq ans (*LEC LXXI* [2003], p. 401-402), C. W. prouve que cette race d'exception n'est pas encore éteinte. Spécialiste de l'Italie médiévale, il embrasse ici du regard les sociétés humaines qui ont animé les rivages de la Méditerranée et l'Europe occidentale, laissant de côté le monde slave, et suit leur évolution de 400 à 800 environ. Pour ce faire, il a d'abord distingué et caractérisé dix entités géographiques, dont la relative cohérence institutionnelle et socio-économique, pendant une partie au moins de la période envisagée, autorisait une étude comparative. Soit, du Nord au Sud et d'Ouest en Est : le Danemark, le mieux documenté des pays scandinaves ; l'Irlande ; la province romaine de Bretagne (Angleterre et Pays de Galles) ; la Gaule ou *Francia* ; la péninsule ibérique ; l'Italie ; les provinces romaines de Maurétanie et d'Afrique, centrées sur l'actuelle Tunisie ; la Grèce et l'Anatolie, cœur de l'Empire byzantin ; l'ensemble syro-palestinien ; l'Égypte – un choix dicté tant par l'histoire que par la géographie physique. Pour chacune de ces « régions », il a analysé et comparé l'organisation politique et fiscale (ch. 3 et 6), le destin des aristocraties, l'évolution de leur fortune foncière et sa gestion (ch. 4-5), les structures des sociétés rurales, en particulier les modes d'occupation du sol et le sort de la paysannerie (ch. 7-9), l'économie et la société urbaines (ch. 10), les réseaux d'échanges enfin (ch. 11). Sur tous ces plans, la période est cruciale, car elle voit la fin du « système monde » romain, d'une part, le triomphe de l'Islam en Orient et l'émergence de la puissance franque en Occident, d'autre part. On s'étonnera peut-être de la brièveté (moins de 7 p.) des conclusions générales, qui font suite à des développements de 824 p. Elle n'est pas seulement due à la densité du texte ; elle participe d'un souci d'éviter toute généralisation abusive, vu la multitude des thèmes examinés région par région ; elle indique surtout que la démarche et les perspectives inédites ouvertes par l'ouvrage sont peut-être plus importantes que les résultats engrangés. Brisant les carcans traditionnels, C. W. envisage un phénomène dans ses variantes « régionales » et dans ses rapports avec d'autres paramètres : le destin divergent de la paysannerie de deux contrées, Bretagne et Gaule par exemple, s'éclaire au regard de la force respective de leurs aristocraties et de l'évolution de leur organisation étatique. L'analyse de ces processus complexes donne lieu – chose rare chez les spécialistes du haut Moyen Âge – à l'explicitation des concepts utilisés, à l'élaboration de typologies et de « modèles ». Que ceux-ci soient en partie d'inspiration marxiste agacera certains lecteurs, mais offre une base de discussion claire, trop souvent absente des études historiques, où l'on prend rarement la peine de définir – y réfléchit-on seulement ? – des notions comme État, esclavage, ville... N'imaginez pas pour autant une vision essentiellement spéculative de cette période, mal servie par les documents : C. W. ne

cesse de se référer aux textes et aux données archéologiques. S'il ne pouvait s'attarder à commenter la portée de chacune des innombrables pièces du puzzle, il a pris soin de signaler au lecteur les thèses en présence et de motiver ses choix. Certes, une affirmation aussi cruciale que *plantation slaves were very rare anywhere in our period* (p. 262) aurait dû être plus solidement étayée, mais il s'agit là d'un phénomène dont l'analyse, faute de documentation, ne fera sans doute jamais l'unanimité. Parmi les chapitres qui susciteront le plus de débats, celui consacré aux échanges est considéré par l'A. comme le plus important du livre. Alors que, depuis Pirenne, ses prédécesseurs gardaient les yeux rivés sur le commerce à longue distance, C. W. s'intéresse bien davantage aux échanges entre régions voisines qu'au commerce entre la *Francia* et l'Afrique ou le Proche-Orient. De fait, au début de la période médiévale, les échanges quantitativement significatifs (*bulk exchange*) se situaient au niveau inter-régional ou local. Faut-il en déduire que le grand commerce international ne reflète pas le dynamisme et la complexité des économies « régionales » ? C'est le point de vue de C. W. Afin de mesurer ce dynamisme et cette complexité, il retient comme indicateur la production et la distribution de céramiques, ce qui aboutit à un constat conforme aux attentes pour le nord de la Gaule, par exemple, à un diagnostic paradoxal pour l'Italie septentrionale (p. 732-734). En fin de compte, ce chapitre s'avère aussi novateur, mais moins convaincant que les précédents, faute de données chiffrées mises en tableau et cartographiées. La thèse aurait aussi gagné en force et en lisibilité si elle avait été accompagnée de représentations graphiques, que ce soit à propos des échanges, où l'A. classe la production céramique en fonction de sa qualité, ou à propos de l'évolution des villes et de l'habitat rural. L'objectif de l'ouvrage, il est vrai, était moins d'écrire une démonstration irréprochable que de dessiner des cadres et de renouveler la réflexion sur l'évolution des sociétés et des économies médiévales. Et, sur ce point, l'A. a gagné son pari : ce livre magistral nourrira à coup sûr discussions et recherches au cours des dix ou vingt prochaines années ! – Ét. RENARD.

F. MARIA CIFARELLI, *Il tempio di Giunone Moneta sull'acropoli di Segni. Storia, topografia e decorazione architettonica* (Studi su Segni antica, 1), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2003, 21 x 26, 193 p., br., ISBN 88-8265-239-4.

Ce premier livre d'une série de trois études consacrées à Segni dans l'Antiquité (*Signia*) est dédié aux vestiges du fameux temple acropolitain de Junon *Moneta* connus depuis la fin du XIX^e et le début du XX^e siècles mais restés jusque là en grande partie inédits. Les prochains ouvrages annoncés traiteront de l'urbanisme (vol. II) et du matériel votif découvert lors des fouilles de l'acropole (vol. III). Le présent volume comprend deux sections : l'une, répartie en neuf chapitres, est consacrée à l'histoire, la topographie et l'architecture du sanctuaire ; l'autre réunit trois chapitres relatifs à l'étude des terres cuites architectoniques depuis l'époque archaïque jusqu'à la fin de la République (contexte des trouvailles, catalogue et classification chronologique). L'ouvrage illustré par de nombreux dessins, plans, reconstitutions axonométriques et photographies couleur et noir et blanc de très bonne qualité est également complété par une bibliographie exhaustive. Ce volume tant attendu par les archéologues et les historiens des religions vient compléter les nouvelles publications parues ces dernières années sur les lieux de culte de l'Italie républicaine, dont celui édité par L. QUILICI et S. QUILICI GIGLI, *Santuari e luoghi di culto nell'Italia antica* (Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2003) consacré en grande partie à un autre sanctuaire, non moins célèbre, celui de Junon *Lucina* à Norba. – Sandrine DUCATÉ-PAARMANN.

Corrigenda

Dans *LEC* 72 (2004), p. 172, quatre lignes avant la fin de la page, il faut lire « C. OBSOMER » et non « H. HAUBEN ».